Un objet...

... une histoire

50 Séniors Cambrésiens nous racontent...

Cambrai Amitié

Clubs de quartiers et activités

http://www.cambrai-amitie.org

Introduction

Le livre que vous tenez entre les mains est le fruit de plus d'une année de travail, depuis la naissance de l'idée en septembre 2006, jusqu'à l'exposition que vous aurez peut-être eu le plaisir de visiter, en décembre 2007.

Il s'agit d'un projet ambitieux, autant dans la difficulté de sa mise en œuvre que dans ses ambitions.

C'est surtout le fruit de la mobilisation exceptionnelle d'une **cinquantaine de seniors** qui ont souhaité partager avec vous des souvenirs précieux de leur vie, au travers d'un objet chargé d'histoire.

Enfin, c'est un projet utile, au bénéfice de l'association Cambrai-Amitié, dont l'objectif est d'aider les clubs d'activités destinés aux Seniors de la région Cambrésienne.

Les récits que vous allez lire sont toujours émouvants, quelquefois drôles, souvent insolites, parfois tristes. Aucun ne vous laissera indifférent.

Il vous reste à vous plonger dans l'étonnante aventure de ce projet hors du commun, et à découvrir avec émerveillement ces histoires du passé qui font l'âme des objets.

Bonne lecture !

Cambrai Amitié
Clubs de quartiers et activités
http://www.cambrai-amitie.org

28/10/2007

Cambrai-Amitié

Fondée en 1991, l'association Cambrai-Amitié a pour objectif de créer un mouvement d'amitié et de solidarité entre les aînés de Cambrai.

Les clubs sont des lieux privilégiés pour développer cette amitié. Cambrai-Amitié encourage et aide à la création de nouveaux clubs au travers de soutiens logistiques ou financiers.

Après plus de douze années d'activité, Cambrai-Amitié compte aujourd'hui plus de mille membres et fédère vingt-six clubs regroupés autour de quatre thèmes : **Arts & Culture, Sports, Jeux, Voyages**.

Mais l'aide aux clubs n'est pas tout.

L'association a également l'ambition d'être le **trait d'union** entre les Seniors et les clubs, car un club qui ne parvient pas à toucher son public ne sert à rien.

Cambrai-Amitié permet donc aux clubs de se faire connaître, et offre aux Seniors un **accès facile** aux informations relatives aux activités qui leur sont proposées.

Pour remplir cette mission, des brochures ont été éditées, et un véritable portail Internet a été mis en ligne en 2006.

Le site Internet de Cambrai-Amitié
http://www.cambrai-amitie.org

Ce site permet aux « **Senioronautes** » de découvrir chaque club en détail : présentation du club, condition d'admission, contacts.

Pour réussir à apporter une aide financière aux clubs, et pour réussir à faire connaître Cambrai-Amitié aux Cambrésiens, l'association organise régulièrement des manifestations.

C'est dans cet esprit que Cambrai-Amitié a lancé cette opération.

Si vous êtes retraités et si vous résidez en région Cambrésienne, n'hésitez plus : consultez le site pour découvrir les activités qui vous sont proposées.

" Il y a forcément un club pour vous ! "

Genèse du projet

Octobre 2006 *- Les comédiens de la troupe du théâtre de l'âge d'or se réunissent dans la salle du CCAS de Cambrai pour tapisser le décor de la nouvelle pièce qu'ils s'apprêtent à jouer.*

Chaque membre de la petite troupe apporte ses outils. Claude Pochet vient quant à lui avec une étrange valise qui contient son matériel de tapissier. Cette valise a une forme bizarre, et semble très ancienne.

Immédiatement, les compagnons de troupe s'interrogent. Claude Pochet se fait alors un plaisir de raconter l'histoire de sa valise. Ceux qui l'écoutent découvrent avec étonnement les souvenirs touchants qui sont attachés à cette vieille chose qui n'a pourtant aucune valeur marchande.

C'est cet intérêt que chacune des personnes présentes a accordé au récit des souvenirs liés à cet objet qui a fait germer l'idée du projet « **Un objet, Une histoire** ».

Et chacun de se rappeler qu'un vieil objet de la grand-mère traîne quelque part dans le grenier, ramenant en mémoire ces merveilleux souvenirs d'enfance qui y sont attachés.

Pour l'un, c'est une vieille essoreuse, pour l'autre un objet sculpté par son père. Chacun se promet alors de le ramener, simplement pour le plaisir de le montrer, et de raconter.

Il y avait là un double échange, riche et passionnant chargé du plaisir de ceux qui écoutent, mais également de celui qui raconte.

Or, s'il est un cadeau merveilleux que l'on peut faire à une personne âgée, **c'est bien d'écouter les récits de son passé**. Que d'évènements, que d'aventures tout au long d'une vie ! Les personnes âgées ont tellement de choses à dire, tellement d'expériences à communiquer, tellement d'histoires passionnantes à raconter.

Et c'est encore plus vrai pour les personnes âgées d'aujourd'hui !

En cinquante ans à peine, **le mode de vie a radicalement changé**. Entre l'enfance de nos aînés, et celle de leurs petits enfants, on ne retrouve aucun point de comparaison. Tout a changé, en bien comme en mal. Le mode de vie n'a plus rien à voir, les habitudes de consommation non plus.

Des métiers ont disparu, d'autres se sont créés. Les transports, le confort, les communications… Tout est différent. Qui se souvient encore de la vie d'autrefois ? Et puis, il y avait la guerre…

Pourtant, si les jeunes générations connaissent tout de la vie des héros de la télé réalité et des stars « people », **ils ne connaissent souvent rien de l'histoire de leur famille**.

Donner la parole aux Seniors
Donner aux plus jeunes l'envie d'écouter

En leur faisant découvrir ces récits, l'ambition de Cambrai-Amitié est d'encourager cette jeune génération à s'intéresser à l'histoire de leurs aînés ; c'est aussi leur histoire.

Ainsi est née l'opération « **Un objet, Une histoire** ».

L'opportunité d'une aide financière par la fondation d'Entreprise Bouygues Telecom, et le soutien moral, logistique et financier inconditionnel du maire de Cambrai ont permis que ce projet ambitieux puisse voir le jour.

Les volontaires ont fait le reste, pour que cette opération ambitieuse soit une véritable réussite.

L'histoire de l'objet à l'origine du projet

La valise de mon père

Claude Pochet

Je suis né en 1938.

Mon père était commerçant depuis 1935. Il tenait un magasin de radios situé près de la cathédrale, à côté de l'hôtel restaurant tenu à l'époque par M. et Mme MEYER.

Entre 1936 et 1938, il acheta une automobile 401 qui devait lui servir à faire ses livraisons de postes T.S.F. L'automobile avait une particularité : cette valise, très spéciale, conçue spécialement pour épouser la forme du coffre !

Quand vint l'époque trouble de la Seconde Guerre Mondiale, cette automobile fut utilisée par ma famille pour fuir sur les routes de l'exode, en mai 1940.

On me racontera plus tard les détails de cette difficile aventure, avec comme anecdote ce matelas posé sur le toit de la voiture, censé nous protéger d'éventuelles attaques aériennes.

Au cours de voyage, s'étaient entassés dans l'automobile cinq enfants, les parents et la grand-mère. J'étais le plus jeune de tous. Comme tout le monde ne pouvait trouver place à l'intérieur de la voiture, deux enfants devaient se tenir debout sur les marchepieds, l'un à droite, l'autre à gauche.

Nous avons fui en Bretagne. C'était un voyage dangereux : mes parents avaient appris que les alliés avaient été obligés de faire sauter le pont de Rouen malgré la présence de voitures dessus. Sous la panique, les civils n'avaient pas obéi aux ordres d'évacuation du pont.

Nous avons été recueillis par une dame qui avait une maison face à la mer. Nous y sommes restés six à huit mois environ. Mes frères y ont passé leur certificat d'études. Cette période fut tellement marquante pour tout le monde, que j'en ai entendu parler comme si nous y avions passé des années !

Nous sommes ensuite rentrés à Cambrai avec notre automobile. Elle y a été stockée pendant cinq ans, jusqu'à la libération.

Après la guerre, notre voiture m'a permis de vivre d'autres moments marquants. Alors que j'avais à peine quinze ans, je me souviens qu'au retour d'une partie de chasse, mon père me laissa la conduire dans les rues de Crêvecoeur sur Escaut. Heureusement à cette époque, il n'y avait guère de circulation !

Cette voiture qui connut avec nous les affres de la guerre, fut revendue entre 1950 et 1955.

En 1958, je retournai dans cette maison de Bretagne, en scooter, avec un camarade. Je demandai à cette dame qui nous avait hébergés le temps de l'exode la permission de planter notre tente dans son champ de pommes de terre, qui se trouvait entre sa maison et la mer. Elle accepta, et l'idée même lui plut. Le terrain devint un petit camping.

Depuis notre mariage, nous y sommes retournés régulièrement.

Cette dame était extraordinaire : à quatre-vingt-trois ans, elle gâtait encore nos enfants en leur apportant des crêpes toutes chaudes. Depuis, elle est décédée, mais nous sommes restés en contact avec ses enfants.

Cette valise est donc bien plus qu'un objet. Elle renferme sous son étrange couvercle tous ces souvenirs. Elle fait partie de cette automobile de légende qui nous permit d'échapper aux dangers de la guerre, en nous conduisant sans faillir jusqu'à cette maison de Bretagne où nous avions trouvé le réconfort.

Si les objets avaient une âme, alors c'est certain, cette valise en aurait une !

Aventure humaine

La réalisation de ce projet s'est avérée être une **incroyable aventure humaine**.

Elle a démarré avec l'idée du projet, en septembre 2006, pour s'achever par l'édition de cette brochure, et l'exposition des objets, en décembre 2007.

Entre ces deux dates, plus de quinze mois de travail acharné, et la mobilisation de tous ceux qui ont souhaité y contribuer.

Mais l'opération n'aurait jamais pu être possible sans les **cinquante seniors** qui ont accepté d'apporter leur contribution.

Dès le mois de décembre 2006, ces personnes s'étaient manifestées. La limite des cinquante objets nécessaires au projet a été vite atteinte, tandis que la fondation d'entreprise Bouygues Telecom annonçait en novembre 2006 l'attribution d'une allocation pour la réalisation du projet.

Tout ceci était d'excellent augure.

Le recueil des histoires attachées à chacun de ces objets a été l'occasion de rencontres émouvantes.

Certaines de ces rencontres ont duré des après-midi entiers, tant le désir de partage était fort et tant il y avait de choses à dire. Ces moments forts du projet ont particulièrement touché l'équipe.

Au fil des récits, des souvenirs profondément enfouis dans la mémoire ont rejailli. A plusieurs occasions**, l'émotion était palpable**.

Les motivations qui ont conduit les volontaires à partager leurs souvenirs avec nous sont diverses.

Certains ont voulu témoigner d'un style de vie révolu. D'autres ont voulu montrer un métier disparu.

Mais bien souvent, ce projet aura été l'occasion de rendre hommage à un être cher : un mari, des parents … L'occasion en quelque sorte, de leur assurer une certaine éternité en couchant leur histoire sur le papier.

Cette convivialité a continué de mars jusqu'en juin par **des séances de prises de vue**.

Pour réduire au maximum le budget, un volontaire bénévole s'est chargé des photographies des candidats et de leurs objets.

Un studio photo a été monté plusieurs jours de suite dans la salle du CCAS de Cambrai.

Au fil des jours, les candidats se sont présentés aux heures convenues pour être photographiés.

La bonne humeur était au rendez-vous : petits gâteaux et cafés attendaient les sympathiques volontaires.

Chacun pouvait s'émerveiller de l'objet de son camarade, et se raconter d'autres histoires derrière un bon café. Au final, plus de six cents clichés ont été pris, sur près de trois jours complets de séances photos.

L'été 2007 a été consacré à la **rédaction des histoires**, sur la base des récits recueillis lors des premiers rendez-vous.

L'objectif était d'obtenir des textes concis, clairs et attrayants, pour bien faire ressortir l'émotion des souvenirs qui nous avaient été confiés. Les premières maquettes de brochure ont été réalisées par un volontaire bénévole.

Une fois la maquette validée par les différents représentants de l'association, la version finale a pu être envoyée pour l'impression définitive.

L'ultime étape a été la **préparation de l'exposition**.

Cette étape du projet a consisté à réaliser différents plans de l'organisation de la salle d'exposition. Elle a également consisté à produire toutes les affiches et images qui auront été exposées dans la salle. Enfin, il aura fallu trouver tout le mobilier nécessaire pour exposer les objets, avant de tout installer pour le grand jour.

Au final, plus d'une année de labeur, et des heures de travail que personne n'aura comptées.

Merci aux cinquante Seniors qui se sont mobilisés bénévolement pour partager avec vous leurs souvenirs

Photographies des participants qui ont accepté que leurs photos soient publiées

Partenaires

L'opération « *Un objet, Une histoire* » a nécessité la mobilisation de volontaires bénévoles qui se sont chargés de toutes les principales étapes :

- *recueil des histoires*
- *prises de vue photographiques*
- *rédaction des histoires*
- *conception et réalisation de la brochure,*
- *préparation et organisation de l'exposition*

Il y a cependant deux choses dans ce projet qui ne pouvaient être réalisées bénévolement : la publication d'une brochure de qualité par un imprimeur, et la mise à disposition d'une salle d'exposition.

Pour cela, Cambrai-Amitié a bénéficié de l'aide de mécènes sans qui cette aventure n'aurait pas pu être possible.

Nos mécènes

Fondation d'entreprise Bouygues Telecom : séduite par notre projet, la fondation d'entreprise Bouygues Telecom nous a accordé sa confiance dès le début de l'aventure. Dans le cadre d'une bourse à projets, la fondation d'entreprise a décidé de nous octroyer une aide financière.

Mairie de Cambrai : dès la présentation du projet, le député maire de Cambrai M. François-Xavier Villain a réitéré à plusieurs reprises son intérêt pour ce projet. Il a tenu à apporter son soutien au travers d'une contribution financière destinée à augmenter le tirage de la brochure, par le prêt de matériel, et par la mise à disposition de la salle d'exposition en décembre 2007.

Club Sociétaires Initiatives de la Banque Populaire du Nord : nous remercions le Club Sociétaires Initiatives de la Banque Populaire du Nord, "Projets en Cambrésis", pour son soutien.

Ils nous ont aidé

Nous souhaitons également remercier tous ceux qui nous ont apporté leur soutien direct ou indirect dans cette aventure :

- L'inspecteur d'académie M. ROUX et les directeurs d'école qui nous ont aimablement reçu et écouté ;
- Les médias locaux qui ont relayé nos messages tout au long de la préparation de l'exposition ;
- Les commerçants cambrésiens qui nous ont ouvert leurs portes et accepté nos affichettes ;
- Les librairies Cambrésiennes "*Bonduel et Cie*", "*Le furet du Nord*" pour leur bon accueil, et pour avoir accepté de vendre le livre ;
- Les services techniques de Cambrai pour leur aide à la préparation de l'exposition ;
- L'office du tourisme et le CCAS de Cambrai pour la prise en charge de la vente du livre ;
- Les particuliers qui ont déjà réservé leurs exemplaires, à l'heure où se boucle la rédaction de ce livre ;
- Et de façon générale, toutes les autres personnes que nous continuons à démarcher aujourd'hui encore, et qui accepteront sans doute de nous aider.

Parole à nos mécènes

Ils nous ont aidé à réaliser ce projet ambitieux. A eux la parole !

"En ce temps là..."

Présenté par un collaborateur Bouygues Telecom, le projet lancé par l'association Cambrai-Amitié auprès des seniors a d'emblée séduit la Fondation d'entreprise Bouygues Telecom.

Il nous a particulièrement convaincus car il est construit autour d'une idée formidable : permettre à des seniors de raconter la vie d'un objet qui leur est cher ! L'occasion leur a ainsi été offerte de s'exprimer, mais aussi de transmettre traditions et expériences aux jeunes générations à travers des souvenirs émouvants.

Bravo aux membres de l'Association qui ont mené ce projet à bien. Nous sommes heureux de l'avoir soutenu puisqu'il favorise la création de liens, notion au coeur de toutes les actions déployées au sein de notre Fondation.

Je vous souhaite une excellente lecture de ce livre, réalisé au fil de la mémoire des aînés... Un résultat de grande qualité !

Pierre Marfaing
Président de la Fondation d'entreprise
Bouygues Telecom

« Séduit par le projet présenté par Cambrai-Amitié, le Club Sociétaires Initiatives de la Banque Populaire du Nord a souhaité apporter son soutien à cette heureuse initiative. Bravo aux Seniors qui ont partagé leurs souvenirs pour le plus grand plaisir de tous ».

Comment donner la parole aux Seniors de notre ville, voilà ce qui a longtemps interrogé le club des aînés "Cambrai-Amitié". La réponse est venue grâce à une idée toute simple : ***faire revivre des émotions au travers d'objets faisant partie du patrimoine de tout un chacun.***

Qui n'a pas dans un tiroir, son grenier, un objet ayant appartenu à sa famille et auquel il tient tout particulièrement car cet objet a une histoire parfois émouvante ou drôle, voire fantasque...

C'est ce qui fait le charme de ces formidables histoires que les Seniors de Cambrai-Amitié vous narrent dans ce livre attachant et témoin privilégié de l'évolution de notre société à travers ses objets de valeur, ou non d'ailleurs.

Cinquante Cambrésiens ont donc répondu à l'appel de Cambrai-Amitié et ont fait parler leur objet fétiche en quelque sorte, auquel ils tiennent tant. Il y aurait pu y en avoir le double ou le triple, tant au cours de cette quête l'équipe en charge du projet a découvert une véritable mine d'or en la matière.

Réalisé de bout en bout par leur soin et bien sûr bénévolement, ce livre, dont les bénéfices retourneront au club des aînés "Cambrai-Amitié" sera, pour tous ceux qui y ont contribué, une manière originale d'établir une communication intergénérationnelle et de montrer ainsi aux jeunes, à travers ces objets, la vitesse à laquelle notre société évolue.

Ce sera enfin l'occasion pour les lecteurs de partager l'émotion que peut susciter un objet auquel on reste, on ne sait pourquoi, fortement attaché.

Bonne lecture de ce livre étonnant à apprécier sans modération

François Xavier VILLAIN
Maire de Cambrai
Député du Nord

50 objets...

... *50 histoires*

1 Gaufrier des étrennes

A la nouvelle année, il était de coutume que les plus jeunes viennent « étrenner » les plus vieux, c'est-à-dire présenter leurs vœux. C'était un grand moment !

Lorsque j'étais petite fille, un cousin venait nous réveiller pour débuter les visites. Une fois habillés, nous allions en chercher un autre, de maison en maison, ainsi jusqu'à Niergnies.

Mais la tradition voulait aussi que l'on « rende les vœux » aux plus jeunes autour d'un repas au cours duquel on dégustait les spécialités du Nord : tripes, frites, andouillettes, café, gaufrettes…

Le soir, tous les cousins se réunissaient chez une tante. Nous étions environ trente à festoyer. Les personnes âgées donnaient alors aux enfants des « étrennes », quelques pièces de monnaie que les enfants mettaient bien vite dans leur tirelire après les avoir comptées.

C'était une occasion de se retrouver, de se témoigner notre attachement et notre amitié entre membres d'une famille, entre amis, et même entre voisins. Aujourd'hui, en 2007, je suis fière de perpétuer la tradition du Nord !

Chaque fois qu'un ami ou qu'un membre de la famille vient présenter ses vœux, je lui offre une « étrenne », c'est à dire une gaufre sèche, cuite comme « dans le temps » dans un gaufrier ancien, celui que vous voyez ici.

L'étrenne, c'est une spécialité du Nord, une gaufrette craquante et délicieuse qui fond dans la bouche.

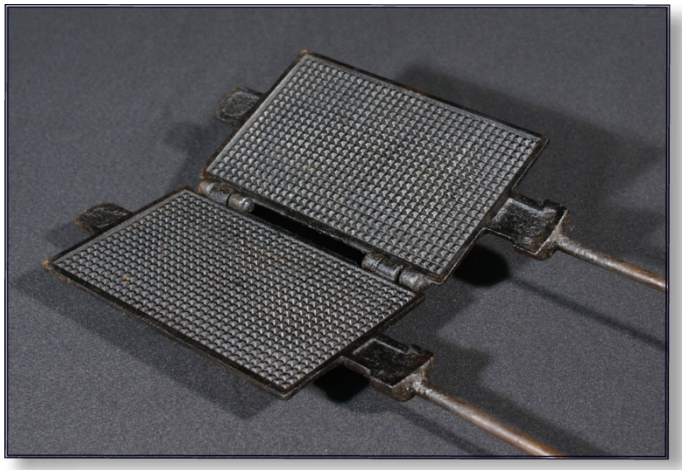
Lorsque j'étais petite fille, je voyais cuire ces gaufrettes précisément dans ce moule, posé sur un cercle métallique pour que l'on puisse plus facilement le faire pivoter afin de cuire uniformément la gaufrette des deux côtés.

Ce gaufrier était posé sur le foyer d'un feu flamand qui fonctionnait au charbon. J'utilise toujours ce moule ancien pour cuire mes « étrennes » mais j'utilise aujourd'hui le gaz de ville.

C'est amusant de penser qu'il a servi ainsi à quatre générations : mes arrière-grands-parents, mes grands-parents, mes parents et moi-même.

Pour mes enfants et petits enfants, je fais jusqu'à dix cuissons par quatre cent grammes de farine à la fois. Ces « étrennes » vont partir à Paris, Sallanches, ou Lille.

Je ne sais pas si un de mes enfants perpétuera la tradition. J'en doute. Est-ce encore possible dans ce monde si moderne de penser à faire des gaufrettes « comme au bon vieux temps » alors qu'il est si simple d'acheter des gâteaux industriels ?



Mais rien ne vaudra jamais ces bonnes gaufrettes du Nord, ces incroyables ambiances familiales que nous avons vécues, et que ce gaufrier centenaire nous permet de nous rappeler encore aujourd'hui.

Par Charline Fievez

2 Baluchon de mon enfance

Cette simple canne et ce petit baluchon me replongent dans mon enfance dans les années 1937 / 1938. Elle me rappelle un évènement qui fut pour moi une belle leçon d'éducation.

L'histoire se déroule à Haumont où mon père travaillait comme cheminot. J'étais alors âgé d'une dizaine d'années. Dans cette période troublée, il y avait de fréquentes grèves et de nombreux défilés organisés de Haumont à Maubeuge.

Très jeune et donc très influençable, je me suis laissé embarquer dans un défilé composé d'ouvriers très excités qui chantaient tous « l'Internationale ». Je n'avais bien entendu ni informé mes parents de mon escapade, ni demandé leur autorisation : je n'avais pourtant pas l'habitude de prendre de telles libertés !

Le défilé a duré plus longtemps que je le pensais, de sorte que je suis revenu à Haumont la nuit tombée. De retour à la maison, j'ai constaté avec stupeur que la porte était fermée à clé. J'ai frappé de toutes mes forces, criant le plus fort possible pour qu'on vienne m'ouvrir. La porte s'ouvrit enfin, et mon père apparut.

Il me demanda « *D'où viens-tu ?* ». Je lui répondis que j'étais allé défiler avec des copains, et que je n'avais pas pu rentrer plus tôt.

La réponse n'avait pas dû lui plaire, car mon père se mit en grande colère et me dit :

« *Si tu t'estimes assez grand pour sortir seul le soir, c'est que tu es assez grand pour quitter la maison. Tu prends cette canne et ce baluchon et tu repars d'où tu viens!* ».

Là-dessus, il me claqua la porte au nez.

Je suis resté devant la maison, et j'ai alors pleuré toutes les larmes de mon corps pendant un temps interminable en me demandant ce que j'allais devenir !

Finalement, c'est maman qui a ouvert la porte. Je me suis précipité dans ses bras, lui promettant de ne plus jamais recommencer.

Cela a été une bonne leçon, puisque au seuil de mes 80 ans, je m'en souviens encore très bien et je frissonne toujours en pensant à cette soirée.

Par la suite, lorsque des envies de désobéissance me prenaient, il me suffisait d'aller regarder ma canne et je redevenais vite raisonnable.

Au travers de cette histoire, cette simple canne témoigne d'une autre époque : celle où les parents exerçaient une véritable autorité sur leurs enfants, une époque où il ne faisait pas bon leur manquer de respect !

Cette canne me rappelle aussi combien mes parents étaient formidables : toute cette mise en scène leur avait beaucoup coûté, mais c'était le prix qu'ils avaient accepté de payer pour assurer mon éducation et ma sécurité.

Et pour cela, jamais je ne pourrai assez les remercier.

Par Albert Coupez

Ce récipient en fer étamé s'appelle un « marabout ».

Au décès de mes parents, en déménageant différents objets, je l'ai retrouvé avec émotion et des tas de souvenirs me sont revenus !

Il me vient de mon arrière-grand-mère, née en 1860 et décédée en 1947.

Mon arrière-grand-mère était une femme remarquable. Je la revois, avec ses longs cheveux ramenés en chignon, des vêtements longs et un tablier (on disait un écourcheu), et en dessous une blouse (un caraco).

Elle était allée faire ses études de sage-femme à Paris et vivait à Iwuy. Elle a elle-même accouché sa propre mère, qui avait eu un enfant tardivement.

Elle allait voir ses patientes en voiture à cheval et lorsqu'elle savait que sa patiente était pauvre, elle lui offrait des langes.

Ce marabout lui servait à faire le café, le matin. On mettait la mouture dans une « chaussette » (filtre) en forme de sac en coton. On mettait alors de l'eau à bouillir avec quelques grains de chicorée dans une casserole qui ne servait qu'à cela, et on la versait sur la mouture.

Le café était servi dans une jatte sans anse (genre de petit bol) et on mettait dedans du sucre cristallisé (entre 1930 et 1940, il n'y avait pas encore de sucre en morceaux).

C'était alors le café pour toute la journée : le marabout restait au coin du feu flamand, et gardait le café toujours chaud.

Ah ! Ce feu flamand, il me faut en dire deux mots ! Je m'en souviens, il était magnifique, octogonal à pans coupés. On le chargeait par le dessus. Il y avait un trou pour activer le feu avec le tisonnier, une barre pour se réchauffer les pieds, et de belles pattes.

Quand on voulait que ça cuise plus vite, on enlevait des « ronds » pour activer le feu.

Dans le four, on mettait des fers à repasser à chauffer et des briques, souvent vernissées.

Le soir, comme il n'y avait pas de chauffage dans les chambres, on enveloppait la brique dans un journal et on chauffait le lit.

Ce marabout me refait penser à tout ce mode de vie passé, mais aussi à cette femme remarquable.

Je garde précieusement cet objet pour garder intacte la mémoire de cette aïeule, au-delà des années.

Par Josette Larguillière

4 Echardonnette

Cet outil s'appelle une « échardonnette ». Il sert à échardonner un champ de culture, c'est-à-dire retirer les chardons qui s'y trouvent.

Dans les années 1940, il n'y avait pas encore les traitements chimiques d'aujourd'hui, et l'échardonnage était rendu obligatoire par des règlements locaux.

La semence des chardons a en effet cette particularité de pouvoir être emportée sur de grandes distances, et de pouvoir contaminer les champs voisins.

Ces chardons ôtaient alors toute valeur à la paille. Chaque propriétaire d'un champ était donc tenu de maintenir son champ « propre » et d'y retirer les chardons qui pouvaient s'y développer.

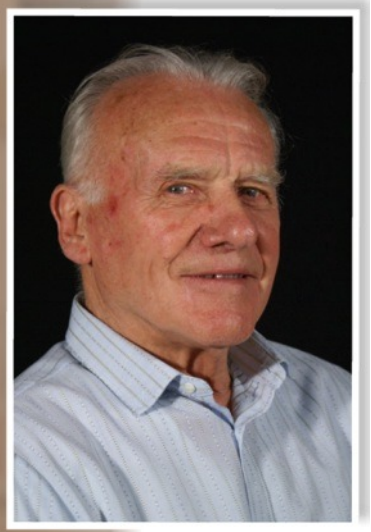
C'est ce que mes frères et moi-même faisions précisément avec cet outil, ce 12 juin 1944, dans le champ de M. Lesnes, maire d'Eswars à cette époque.

Alors que nous nous activions, nous avons été survolés par un groupe de bombardiers américains en mission au-dessus de Cambrai.

Immédiatement, ces avions ont été pris à parti par les canons allemands de la D.C.A., basés sur Epinoy.

Un avion B17 a été touché de plein fouet et s'est cassé en deux morceaux, en plein vol. C'était un vrai déluge !

Nous entendions l'impact d'objets tombant sur le sol, tout autour de nous : des morceaux de l'avion sans doute, ou des éclats d'obus de DCA.



La plus grosse partie de l'appareil s'est écrasée à 150 mètres de nous, après une chute en tournoyant.

Plus légère, la queue est tombée plus lentement, changeant sans cesse de direction sous l'impulsion du vent.

Nous courions dans tous les sens, cherchant à éviter d'être écrasés par cette énorme carcasse.

Puis, fort heureusement pour nous, un coup de vent l'a emportée plus loin : elle s'est écrasée dans une pâture, près du village, à 300 mètres de nous.

Nous sommes allés voir l'épave. Il n'y avait aucun survivant. Une chose nous a choqués : la jeunesse des occupants de l'appareil, et leur teint bronzé. A l'arrivée d'une voiture allemande, nous avons rapidement quitté la zone.

Cet outil n'a donc l'air de rien, mais l'histoire qui s'y attache est tragique.

Elle nous rappelle sans cesse les horreurs de la guerre, et les dangers que tout le monde courait à cette époque.

Par Roger Lefebvre

Cet objet est un ancien klaxon de voiture. Il était fixé sur la portière d'une automobile « Mono 4 » de 1932. Il manque à cette trompe la fameuse « poire » caractéristique des klaxons de cette époque.

Cette poire se trouvait à portée de main du chauffeur : quand on la pressait, on entendait un magnifique « Pouët ».

Un régal pour les enfants que nous étions. Avec mes deux frères, dans le garage, nous nous en donnions à cœur joie !

Cette voiture a appartenu à mon père. Né en 1907, mon père était agriculteur. Il ne se servait de sa voiture que très rarement, pour les « grandes sorties », ou pour rendre visite à la famille.

Comme nous faisions toutes nos courses dans notre village, à Ecaillon, il n'était pas utile d'utiliser l'auto. Puis un jour, notre chère « Mono 4 » a été remplacée par un des premiers modèles de la Citroën deux Chevaux, une autre voiture de légende ! La trompe a été démontée, et rangée dans le grenier.

C'est le seul souvenir qui nous reste de cette voiture.

Comme j'y tenais beaucoup, je l'ai récupérée à l'occasion de mon mariage. Nous lui avons redonné une nouvelle vie, en l'utilisant pendant nos vacances.

Dans les dunes de Stella, la maman de mon épouse avait bien du mal à rassembler tout son petit monde. Cette trompe était donc une bénédiction.

Un code avait été établi : au nombre de coups de klaxon, un message particulier y était associé. Les enfants répondaient merveilleusement bien à ce code. Pour les rassembler à l'heure du repas, plus besoin de crier, il suffisait de corner !

C'est étonnant de se rendre compte des merveilleux souvenirs qui peuvent se rattacher à un seul objet.

Souvenirs de ma propre enfance, avec cette incroyable automobile, souvenirs de vacances de mes propres enfants, dans les dunes de Stella.

Depuis plus de soixante-dix ans, cette trompe marque de sa sonorité les bons moments de notre famille.

Elle reste un lien entre les générations et pour cette raison, elle nous est précieuse.

Par Jacques Proust

6 Ratonnière hilairienne

Il est bien difficile de deviner ce qu'est cet objet. Même en donnant son nom (la ratonnière hilairienne), vous n'êtes pas plus avancés !

Il s'agit en fait d'un ustensile de cuisine que l'on utilisait au début du siècle dernier. Il servait à cuisiner des ratons, des sortes de petites crêpes.

L'ustensile était posé sur la cuisinière à charbon dont on retirait les « ronds » en fonte, pour que la ratonnière soit en contact direct avec le feu.

L'anse métallique de la ratonnière permettait à la cuisinière de bien la prendre à deux mains, afin que la pâte puisse s'étaler correctement sur la surface de l'ustensile.

Comme le métal était brûlant, la cuisinière se protégeait les mains en utilisant des lanières de tissu.

Il servait également à cuire des « patacons », qui sont de fines tranches de pomme de terre que l'on faisait cuire à la surface de la ratonnière. Une sorte de chips de l'époque !

Il pouvait également être suspendu dans la cheminée pour cuire des châtaignes.

Cet ustensile a l'air rudimentaire, mais ne vous y trompez pas : il était rare et cher, parce qu'entièrement en fonte, un matériau onéreux.

Nous sommes particulièrement attachés à cet objet, car il nous rappelle notre chance, aujourd'hui, de disposer d'appareils électroménagers qui nous facilitent la vie.

En dehors de cela, l'objet en lui-même a une histoire, celle des familles qui l'ont utilisé au fil des années pour préparer leurs repas.

Par Marceau Jacquemin

Cette sculpture a été réalisée par mon mari, aujourd'hui décédé.

Né en 1901, il était assureur avant guerre, mais aussi marié à sa première femme, et père de deux enfants.

Puis, comme bien d'autres en 1939, il fut mobilisé et partit à la guerre. Il avait alors trente-huit ans.

Il fut fait prisonnier en mai 1940, puis rapatrié en 1943. Mais il ne pouvait plus exercer son métier : il n'avait plus de portefeuille d'assurances.

Sa femme venant de décéder, le laissant seul avec ses deux enfants, il resta alors chez sa soeur pendant près de deux années, à Couchy-Les-Pots (près de Roy). C'est elle qui prit soin des enfants.

Artiste dans l'âme, il réalisa de nombreuses sculptures, dont ce magnifique buste, taillé dans une des poutres de la ferme de ses propres parents, détruite pendant la guerre de 1914 / 1918 à Laucourt, dans la Somme.

Il s'est remarié avec moi en 1946, et a continué à sculpter pour ses loisirs.

Parmi toutes ses réalisations, j'aime particulièrement celle-ci : le regard de cette statue est particulièrement pénétrant.

Elle est installée au pied de mon escalier où elle a fière allure. Par sa présence, elle me fait penser à mon mari et me rappelle le grand artiste qu'il était.

Par Geneviève Leclercq

8 Balance de l'épicerie

Mon mari et moi-même étions commerçants à Cambrai. Nous tenions une épicerie et un café, attenant au magasin.

Cette balance a été achetée en 1958, lors de la création de notre commerce. Elle était indispensable pour peser tout ce qui se vendait au poids : café, fromage, légumes, fruits…

Cette balance n'a aucun des composants électroniques que l'on trouve aujourd'hui dans les balances modernes.

Son usage repose sur l'interprétation des graduations des données longitudinales et verticales en se basant sur le prix de vente au kilo. Apprendre à s'en servir n'était donc pas si simple.

Tenir une épicerie était un métier épuisant qui n'offrait guère de loisir, car dès 07h30 le matin, notre journée de travail commençait.

Il fallait bien sûr recevoir et servir les clients, mais aussi réceptionner les marchandises, réapprovisionner en fruits et légumes quotidiennement.

Nous fermions très tard le soir, pour pouvoir répondre aux besoins des clients qui rentraient de leur travail.

Pour beaucoup d'entre eux, en particulier les personnes âgées, nous étions les seules personnes qui les écoutaient ou leur parlaient de toute la journée. Nous offrions donc un service de proximité fort apprécié.

En 1988, l'heure de la retraite a sonné pour mon mari et moi-même et, par ricochet, pour notre balance qui a rejoint d'autres souvenirs.

Elle est maintenant définitivement obsolète mais elle reste le témoin d'une ère révolue où les épiceries familiales de proximité n'avaient pas encore été écrasées par les rouleaux compresseurs de la grande distribution, et leurs supermarchés froids et anonymes.

Elle reste le témoin d'une époque où les denrées étaient vendues fraîches, au détail ou au poids.

Elle est le témoin d'une époque où le commerçant était un ami, un confident, en tout cas une personne proche à qui on pouvait parler et se confier.

Oui, depuis l'ouverture de notre magasin, le commerce a bien changé.

Mais parfois, d'anciens clients que je rencontre évoquent les bons moments passés à bavarder avec nous au magasin et me disent, avec une certaine émotion dans la voix : « *Ah ! C'était le bon temps !* »

Anonyme

9 Chat et ses jeunes

En 1880, mes grands-parents vivaient à la campagne et vendaient du matériel agricole.

A cette époque, il n'y avait pas d'eau courante dans chaque maison. Chacun disposait donc d'un puits dans son jardin. Ce puits était assez profond, avec un chapeau très lourd en fonte, quelquefois très travaillé, posé sur la « margelle ». Pour avoir de l'eau, il fallait remonter le seau au moyen d'une chaîne, actionnée par une manivelle. Un seau descendait, tandis que l'autre remontait.

C'était épuisant, surtout si l'on devait recommencer l'opération plusieurs fois de suite.

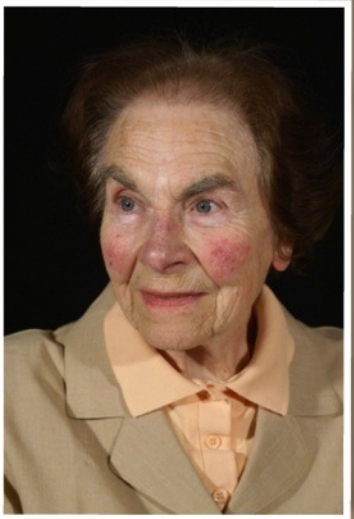
Si par mégarde, et cela arrivait assez souvent, l'un des seaux se décrochait et tombait au fond, on faisait appel à mon grand-père qui possédait le « sésame » pour récupérer le seau perdu: « Un chat et ses jeunes ».

Mon grand-père prêtait gracieusement cet outil : en ce temps-là, on n'hésitait pas à se rendre service.

Le « chat » (c'est à dire le crochet de plus grande dimension) prenait la place d'un seau : on le descendait, et l'on s'évertuait à récupérer le seau grâce aux crochets plus petits (les jeunes) du « chat ».

Cet appareil a ainsi beaucoup servi jusqu'au moment où l'eau courante est arrivée dans les maisons du village vers 1950.

Très conservatrice, et fière de mon passé, j'ai gardé ce « chat » ainsi que les vestiges de mon puits en bonne place au milieu de mes souvenirs.



Il me fait penser à mon grand-père, et à la chance que nous avons aujourd'hui de disposer d'une eau de qualité.

Par Geneviève Lemoine

10 Canon

Cette superbe sculpture me vient du premier mari de ma tante, décédé en 1934 à la suite d'une chute de vélo.

Pendant la première guerre mondiale, il était canonnier sur un canon de 155 millimètres, un gros calibre.

Après la guerre, mon oncle exerça un métier qui a pratiquement disparu maintenant : il était crémier, rue du grand séminaire à Cambrai.

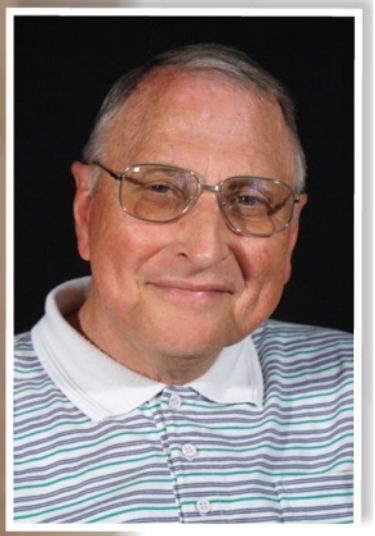
Il faisait sa tournée, dans les années 1920 / 1925, avec sa charrette tirée par des chevaux munis de grelots. Pour signaler son arrivée dans la rue, mon oncle soufflait dans une trompette.

Au son de cette « corne », les ménagères arrivaient, une casserole à la main, pour acheter du lait « à la pinte ». Le crémier se tenait alors debout sur sa charrette pour les servir.

Un jour, en marchant dans la rue, il tomba par hasard sur cette sculpture exposée dans la vitrine d'une bijouterie.

Le réalisme de la scène lui a très certainement ravivé des souvenirs poignants. A tel point qu'il ne put s'empêcher de l'acheter, malgré un prix prohibitif.

N'étant guère riche, il dut souscrire un crédit pour se l'offrir. Seul un vétéran d'une guerre aussi difficile que celle de 1914 / 1918 pourrait certainement comprendre ce qui a poussé mon oncle à cette dépense inconsidérée. Sa femme, en tout cas, ne l'entendit pas de cette oreille, et n'apprécia pas cet achat jugé complètement inutile.



Il n'en reste pas moins que cette pièce est remarquable par sa qualité, et par la précision de ses détails. Elle est faite d'un alliage très spécial, le melchior.

Elle représente les trois soldats nécessaires pour manœuvrer le canon : le tireur, le servant, et le pointeur.

Ce canon est toujours resté sur la cheminée de ma tante, même après son remariage. Toute la famille, et spécialement les enfants, n'avaient de cesse de l'admirer dans ses moindres détails.

Pour nous remercier de l'avoir aidé pendant l'hospitalisation de ma tante, son second mari nous offrit ce canon.

Je me souviens de ma joie au retour de mon père, lorsqu'il sortit ce fameux canon de sa Simca !

Je conserve ce canon et l'expose fièrement chez moi, avec la corne de crémier.

Au travers de l'objet, je rends ainsi hommage au combattant de la grande guerre qui trouva certainement au travers de cette sculpture un moyen d'exorciser les combats dont il avait été témoin, et je rends aussi hommage au crémier qu'il était devenu après la guerre.

Par Pierre Baillard

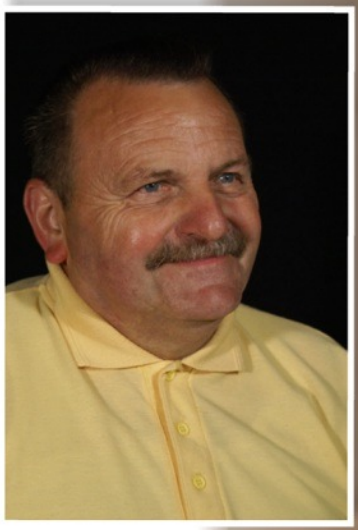
Képi du garde champêtre

Mon grand-père était charpentier. Il fut mobilisé pendant la guerre de 1914 / 1918 et participa à différentes batailles dont celle de Verdun. Il n'en revint pas indemne : il eut par la suite des ennuis de santé qui l'obligèrent à se reconvertir professionnellement. C'est ainsi qu'en 1929, il fut nommé garde-champêtre, en remplacement de son prédécesseur (Louis Bury), qui venait de décéder. Il allait rester à ce poste jusqu'à sa retraite en 1954, avant de décéder en 1963. Mais que faisait donc un garde-champêtre ?

Le matin, après le passage du courrier où il rencontrait le secrétaire de mairie, il se rendait chez le maire. Il était amené à porter du courrier à la sous-préfecture de Cambrai, particulièrement sous l'occupation. Il y allait alors en bicyclette. Il accompagnait les conscrits pour le conseil de révision à Cambrai. C'est lui qui affichait les avis sur les murs et partait avec sa clochette qu'il agitait avant de lancer son « Avis à la population » d'une voix claire et forte, et de lire l'avis à haute voix.

C'était une personnalité importante dans la commune avec le maire, le secrétaire de mairie qui était aussi instituteur, et le curé. Les enfants le craignaient car il représentait l'ordre et la loi. Le temps a passé.

Ce métier n'existe plus. Depuis notre retraite, ma femme et moi vivons aujourd'hui dans la maison du garde-champêtre dont nous avons héritée. Mais j'ai gardé en souvenir de mon grand-père son képi, ses cloches, sa plaque de garde champêtre et le diplôme de sa médaille d'honneur.



C'est ma manière de perpétuer sa mémoire et le souvenir de son métier.

Par Roger Defossez

12

Récompense agricole

Cette superbe sculpture me vient de mon père. Il avait fait la guerre de 1914 / 1918, et était resté militaire dans l'âme. Il parlait souvent de la guerre, et regrettait de ne pas avoir fait une carrière militaire, plutôt que de devenir cultivateur.

Mais lorsque son père lui demanda de reprendre la ferme familiale à Mastaing, près de Bouchain, il se mit courageusement au travail et fit son travail du mieux possible.

Et ses efforts furent vite récompensés.

En 1924, il participa au concours du *« plus bel épi de blé du Nord de la France »*. C'était un concours organisé par la Société des Agriculteurs du Nord. Il y gagna trois trophées !

Les prix étaient un faisan avec une grande queue, un lapin de garenne sur un médaillon suspendu et… ce cerf magnifique sur lequel on peut lire le nom du sculpteur : J.F. Massin.

Pendant des années, ce cerf est resté en évidence sur le buffet de mes parents. Il avait pour nous une grande valeur affective : c'était la reconnaissance du travail de mon père.

Plus tard, mon père devint maire de la ville de Mastaing. Au décès de nos parents, au moment du partage, je l'ai racheté en souvenir de ce père que j'estimais tant.

Le voici donc désormais sur mon propre buffet. Il me rappelle mon enfance, mes parents, et la réussite de mon père.

Quels souvenirs !

Anonyme

Les cartes que vous voyez ici sont assez anciennes. Elles viennent d'un temps passé, mais pas si lointain, où les gens aimaient se fêter et être fêtés.

C'est moi qui les vendais : j'ai été commerçante à Villers en Cauchies jusqu'en 1995.

Jusque dans les années soixante, les fêtes ne manquaient pas : Ste Catherine, St Nicolas, Ste Barbe, St Eloi, …

A l'époque, Ste Catherine et St Nicolas étaient deux fêtes plus importantes pour les enfants que Noël, qui restait une fête religieuse avant tout. C'était d'ailleurs à ces occasions que les enfants recevaient les plus beaux cadeaux.

A l'occasion de la St Nicolas par exemple, les garçons mettaient de l'avoine et des carottes dans une assiette, pour l'âne de St Nicolas, sûrs d'y trouver le lendemain un cadeau à la place.

Les parents, grands-parents, oncles et tantes, amis, achetaient les cartes de Ste Catherine pour les petites filles, et de St Nicolas pour les petits garçons. Les enfants montraient fièrement leurs cartes dans les cours de récréation.

Ensuite, les cartes évoluaient avec l'âge. Pour les enfants, c'étaient des fleurs, des comptines et des petits personnages. Pour les adolescents, c'étaient des images de jeunes gens. Celles des amoureux, représentant des couples, étaient quelquefois ornés de rubans.

St Eloi était une fête importante, réservée aux métiers de l'agriculture et de la métallurgie : les acheteurs étaient donc bien différents, et, pour eux cette fête était suivie d'un bon repas.

Aucune carte n'était envoyée pour Noël, ni pour la nouvelle année. Pour cette dernière fête, on se devait d'aller, en personne, présenter ses vœux aux aînés de la famille.

Lorsque l'on m'achetait une carte, je collais une vignette dorée marquée du nom du saint pour personnaliser l'événement. Il y avait de très jolies cartes vendues individuellement ou dans de belles boites.

Le rêve de chaque enfant était d'avoir un nombre de cartes supérieur à celui du copain. Certaines jeunes filles, très fières des cartes qu'elles avaient reçues, les disposaient alors en éventail ou en soleil sur le mur de leur chambre.

Tout ce que je vous raconte là doit vous paraître bien « ringard ». Ce n'est pourtant pas si ancien. La mode a changé en moins de trente années. Aujourd'hui, on ne se fête plus et les jeunes s'envoient des « mails » ou des « SMS ».

Autre temps, autres mœurs, mais n'oubliez pas dans vos cœurs le charme des mes cartes, qui ont fait votre bonheur.

Par Monique Delcroix

14

Grilloir à café

Comme dans toutes les familles du Nord, le café a toujours tenu une place importante.

Notre famille était nombreuse : mon père avait dix frères et sœurs, et il avait lui-même deux garçons et deux filles.

Les réunions de famille se faisaient toujours autour d'une tasse de café. Autant dire que les restrictions lors de la Seconde Guerre Mondiale ont été difficiles. Au lieu du bon café, il y avait de la chicorée, ou ce que nous appelions du *« jus de chaussette »* !

Heureusement, nous avions un cousin qui habitait en Nouvelle Calédonie et nous envoyait régulièrement du café vert. C'était une aubaine ! Mais il fallait le faire griller convenablement pour pouvoir le consommer.

Pour cela, nous utilisions ce grilloir à café. La préparation des grains n'était pas une mince affaire. Ma mère plaçait l'appareil au-dessus du feu à charbon, puis elle nous disait « *allez les filles, au travail* », et nous commencions à tourner la manivelle pour griller lentement le café.

J'avais alors neuf ans et lorsque j'étais fatiguée, ma sœur venait me relayer. Ma mère surveillait l'opération en ouvrant de temps à autre le couvercle : il s'en échappait une bonne odeur de café, un vrai régal !

Nous devions chaque fois griller une livre complète de café vert. L'opération terminée, il fallait sortir les grains et les étaler sur une feuille pour les laisser refroidir.

Grâce à cet appareil, nous avons pu continuer à déguster en famille du bon café pendant toute la durée de la guerre. Récemment, j'ai retrouvé l'appareil dans la buanderie de ma mère et j'ai eu envie d'en refaire. J'ai retrouvé du café vert, non sans mal, chez « *Pierrette* » à Féchain et j'en ai grillé un peu, en installant l'appareil sur un pied de gaz. C'était fastidieux, mais c'était… pour le plaisir.

Lors de mon dernier déménagement, il a fallu que je me sépare de beaucoup de choses, mais voyez-vous, je n'ai pas pu me séparer de ce grilloir.

J'en serais bien incapable : à cet objet sont attachés trop de bons souvenirs, trop d'odeurs de café, trop d'images de ma mère.

Il me reste encore du café vert qui ne demande qu'à être grillé, pour un bref voyage dans le passé.

Par Francine Canioncq

15 Coffret à éventails

C'est de ma grand-mère Marie-Antoinette que j'ai hérité ce coffret à éventail.

Jadis les dames, toujours coquettes, aimaient tenir un éventail à la main.

Pour la beauté de l'objet d'abord : ces éventails étaient en soie, quelquefois assortis à la robe.

Pour la fraîcheur aussi : il y avait des étés très chauds, et pas de « clim » pour se rafraîchir. C'était alors bien agréable d'avoir un peu d'air grâce à lui !

Ma grand-mère rangeait ses éventails en soie dans les tiroirs de ce coffret. Mais il y avait aussi deux tiroirs secrets qui coulissaient sur les deux côtés, on pouvait y cacher ses objets les plus précieux ou ses petits secrets.

Ma grand-mère connut une fin tragique.

En 1910, un taureau emballé s'échappa du pré qui jouxtait la ferme, et voulut pénétrer dans la cuisine dans laquelle se trouvait ma grand-mère.

Elle eut très peur, tellement peur qu'elle en attrapa une jaunisse, et décéda quelques jours plus tard, à l'âge de vingt-huit ans seulement.

Son fils, mon papa, n'avait alors que trois ans. Il vit toujours, il réside maintenant à la Résidence d'Automne à Neuville St-Rémy et nous avons fêté ses cent ans cette année !

Je garde précieusement ce coffret. Au-delà de la beauté de l'objet, il fait partie intégrante de l'histoire de notre famille.

Cet objet est chargé de tant de souvenirs que je ne voudrais pour rien au monde m'en séparer.

Par Marie-Antoinette Rouillard

Ce livre a été écrit par mon mari, aujourd'hui décédé. Il était passionné d'histoire et plus particulièrement de celle des deux guerres. Doté d'une prodigieuse mémoire, il écoutait avec attention tous les récits qu'on pouvait lui en faire.

Mon père et son grand-père évoquaient souvent la guerre 1914-1918 mais aussi ses clients, ceux qui avaient vécu cette période. Il lui arrivait aussi de récupérer quelques objets, vestiges de la guerre.

Pour lui, la bataille de Cambrai fut un tournant majeur dans l'histoire. Pour la première fois, une arme nouvelle était mise en action : les chars d'assaut. Pourtant, cette bataille n'était évoquée dans aucun livre.

Pour sauvegarder la mémoire de cet évènement, mon mari commença alors un énorme travail en vue d'en faire un livre.

Il dût se documenter auprès des services historiques français, recueillir des témoignages dans les villages autour de Cambrai. Il se rendit plusieurs fois en Allemagne et en Angleterre (sans connaître la langue, cela n'a pas toujours été facile) pour consulter les archives et rechercher les régiments ayant participé à cette bataille.

Il réussit à monter une souscription et le livre fut édité pour le soixantième anniversaire de la bataille.

Dans le cadre d'une exposition, il fit même venir quatre-vingts vétérans, qui furent emmenés sur les lieux de bataille où leurs camarades étaient tombés.

Une plaque commémorative fut apposée au jardin public de Cambrai, en présence du secrétaire d'état aux anciens combattants de l'époque, M. Beucler.

Par la suite, mon mari se rendit dans les écoles des différents villages qui avaient souffert de cette bataille. Il voulait raconter cette fameuse bataille aux enfants, et leur faire prendre conscience des souffrances qu'avaient endurées les habitants de leur village.

Mon mari en fut très satisfait : l'accueil avait été partout formidable et les enfants très réceptifs.

Finalement, encore aujourd'hui, quand je me remémore la sortie de ce livre et surtout lorsque je regarde les panneaux que j'ai gardés de l'exposition, je me dis que ce fut une belle aventure et que mon mari avait été bien récompensé de son travail.

Une commémoration va d'ailleurs avoir lieu cette année pour les quatre-vingt-dix ans de cette bataille. On reparlera donc bientôt de la bataille de Cambrai !

Par Gisèle Bacquet

Cette étrange machine est une « cardeuse ». Elle permet de peigner la laine vierge fraîchement tondue, de lui donner du volume, et d'en évacuer la poussière.

Elle me vient de mes grands-parents qui étaient fermiers : ils élevaient des moutons, à Saint-Olle.

Avant de les sortir en prairie, les moutons étaient tondus. Mon grand-père pouvait tondre un mouton complet à la main en un quart d'heure. Quelle habilité ! Cela allait vite et le mouton paraissait heureux d'être débarrassé de son épaisse toison.

Une fois cette laine récupérée, il nous fallait ensuite la laver. Quel travail ! Grasse et couverte de suif, elle ne se laissait pas laver sans mal. Nous devions la laver plusieurs fois dans de l'eau additionnée de cristaux. Il fallait ensuite la rincer dans une eau contenant un peu d'ammoniaque, puis la faire égoutter. Pour cela, on la plaçait au soleil sur un panneau grillagé. S'il se mettait à pleuvoir, il fallait vite rentrer la laine !

Lorsqu'elle était bien sèche, on la coupait et on la passait dans cette machine, la cardeuse. Grâce aux « dents » dont elle est munie, cette machine permettait de peigner la laine, de lui donner du volume et d'évacuer la poussière maintenue prisonnière dans les fibres. On pouvait régler la hauteur pour ne pas abîmer la laine. C'était dur à démêler, et difficile à actionner : la seule énergie utilisée était celle de nos bras, de sorte qu'après deux ou trois heures de travail, on sentait déjà une grande fatigue.

Cette laine servait à faire des matelas et pour un matelas, il fallait une vingtaine de kilos de laine, ce poids variant suivant la qualité de la laine. Plus la laine était belle, plus le matelas était bon.

Un matelas fait avec une laine d'excellente qualité pouvait être utilisé par plusieurs générations. Pour lui conserver toutes ses qualités, il fallait rebattre le matelas tous les trois à cinq ans. Par économie, selon le client, on pouvait se contenter de repeigner la laine sans changer la toile.

Je conserve précieusement cette encombrante machine, parce qu'elle me rappelle le dur labeur de mes grands parents qui faisaient manuellement toutes ces opérations difficiles et fatigantes. Plus personne ne voudrait faire la même chose aujourd'hui !

Elle me rappelle ce temps où les matelas n'étaient pas encore « jetables » à la moindre faiblesse, ni vendus bons marchés dans des zones commerciales.

Un temps où les matelas n'étaient pas encore le fruit des hautes technologies, ni les produits de grandes marques internationales, mais seulement le résultat du dur labeur de gens simples et courageux.

Oui, en à peine cinquante années, que le monde a changé !

Par Geneviève Segard

Mon grand-père était cordonnier à Cambrai, place Thiers. Il était également concierge de l'école rue du Temple.

Vers 1945, quand j'étais petite fille, j'aimais beaucoup aller chez lui et le regarder travailler. Il était alors vêtu d'un grand tablier en toile bleue noué sur le ventre, et se tenait assis sur une chaise basse au siège recouvert de cuir.

J'aimais le voir mettre les petits clous dans sa bouche, avant de les enfoncer dans le talon de la chaussure, posée sur un pied de fer. Cela me fascinait ! Cela me plaisait tellement que je voulus un jour l'imiter, et mis une série de clous dans ma bouche. Mon grand-père m'avait alors calmement demandé de tout recracher, avant de me gronder pour cette belle bêtise.

Mon grand-père faisait plutôt de la réparation de chaussures. Par contre, pour la famille uniquement, il lui arrivait de faire des chaussures neuves. C'est ainsi qu'il réalisa pour papa une paire de chaussures que j'ai toujours.

On voit au premier coup d'œil qu'elles ont été faites à la main.

On peut observer les coutures régulières. Pour faire cela, grand-père poissait du fil et, au bout de ce fil, il mettait une soie de sanglier qu'il introduisait dans les trous percés avec l'alêne.

Grâce aux « formes », j'ai toujours conservé impeccables les chaussures de papa : c'étaient ses chaussures du dimanche !

Parfois, je vais regarder tous ces objets. Ils me rappellent les bons moments de mon enfance, et le métier de mon grand-père qui me fascinait tant.

Par Andrée Burgeat

Cette machine à essorer de marque allemande (Teutonia) appartenait à ma tante Véronique.

Elle s'en servait encore dans les années soixante, avant d'acheter sa première machine à laver électrique.

L'engin est impressionnant. Par son poids tout d'abord : 25 kilos. Et aussi par son mécanisme : deux rouleaux en bois parfaitement lisses, rapprochés par une vis de réglage pour en contrôler l'écartement. Une manivelle et des roues crantées permettaient de faire tourner le tout, et d'essorer le linge qui se trouvait écrasé entre les deux rouleaux massifs.

Cette machine contraste avec notre électroménager moderne. Elle rappelle aussi combien les corvées ménagères rendaient la vie des femmes particulièrement pénible.

En la voyant, je repense aux grandes lessives que faisait ma propre mère lorsque j'étais petite fille, entre 1940 et 1950.

La lessive pouvait durer plusieurs jours. Tout d'abord, il fallait faire bouillir le linge dans une « bouleuse » posée sur un pied de gaz. Pour retirer le linge plongé dans cette grande « soupe », on utilisait de grandes pinces en bois. Le linge détrempé était alors mis dans une machine rudimentaire, une sorte d'agitateur de linge.

Pour essorer le linge, soit on avait la « chance » d'avoir cette essoreuse, soit, comme c'était le cas pour ma mère, il fallait tordre le linge à la seule force des bras.

Ensuite, ce n'était pas fini : il fallait retremper le linge dans une eau contenant de l'eau de javel, ou du « bleu ».

Le lendemain, il fallait de nouveau tout rincer et essorer. Il fallait ensuite procéder aux finitions : amidonner le « blanc » et les chemises, repasser.

Vous qui admirez cette belle machine, ayez donc une pensée émue pour nos mères et grands-mères qui devaient fournir tous ces efforts pour le linge de la maison !

Par Monique Coupez

20 Tue-mouches

J'ai récemment retrouvé ces deux petits atomiseurs dans ma cave. Ils m'ont rappelé bien des souvenirs !

Dans le passé, lorsque j'étais petite fille, l'été amenait avec lui nombre de mouches attirées par les fruits et la nourriture. Il faut se rappeler qu'à cette époque, les fermes étaient nombreuses dans les villages. Chacune avait son propre fumier, quelquefois dans la cour de la ferme. Et puis, il n'y avait pas encore de WC modernes, et le ramassage des ordures ménagères laissait à désirer.

Bref, c'était un monde merveilleux pour les mouches !

Pour combattre l'invasion, le soir, on remplissait le réservoir de ces appareils avec des produits insecticides puissants. Les plus connus étaient « Néocide mural », « Vitomit » et le très célèbre « Fly-tox », immortalisé par le Capitaine Haddock dans un album de Tintin *(« L'affaire Tournesol », page 31).*

Avant de pulvériser ce produit, il fallait attendre que toute la famille soit couchée, car l'air devenait vite irrespirable, même pour les humains. Le principe de précaution sanitaire n'était pas encore une préoccupation des fabricants !

Le lendemain, au réveil, il fallait se dépêcher d'aérer les pièces et de balayer les « cadavres » des insectes qui avaient succombé au poison. Il fallait ainsi recommencer chaque soir que durait l'été.

Il y avait d'autres systèmes, comme le ruban adhésif suspendu au plafond. Les mouches venaient s'y coller et mourir, ce qui n'est guère esthétique ni appétissant dans une cuisine.

D'autres utilisaient un système de cloche posée sur une coupe remplie d'eau sucrée dans laquelle les mouches étaient supposées se noyer. Mais ce système ne marchait guère.

Aujourd'hui, les nouveaux produits sont plus efficaces, et certainement moins nocifs pour l'homme. Mais surtout, les progrès sanitaires des villes et des villages ont considérablement réduit le nombre des insectes.

C'est un signe de progrès, et sur ce point particulier, j'avoue n'avoir aucune nostalgie du passé !

Par Berthe Bourgeois

Les années 1940-1945 ont été pour tout le monde des années sombres, durant lesquelles les privations étaient nombreuses.

A cette époque, mes parents étaient cultivateurs dans l'Aisne. Mon père avait une famille nombreuse à charge, soit six enfants. C'est pourquoi, il ne fut pas mobilisé et put rester avec nous toute la durée de la guerre.

Mais nourrir une telle famille pendant cette période trouble n'était pas simple : les Allemands contrôlaient tous les produits de la ferme et prélevaient comme bon leur semblait une grande partie des denrées, quand ce n'était pas la totalité !

Pour cette raison, le pain était difficile à trouver, de même que la farine. Afin de contrôler la production de farine, les allemands avaient même ordonné que le concasseur à farine soit plombé, en présence de la gendarmerie française.

Mais mes parents avaient trouvé un moyen de contourner le système. Un menuisier du village leur fabriqua spécialement cette étrange machine qui est un moulin à farine.

C'est un engin fort astucieux, qui permet de séparer le son de la farine, à la seule force du poignet. Il restait à mes parents à se procurer la matière de base : le blé.

Grâce à cet engin, nous n'avons jamais manqué de pain pendant la guerre, et ceci au nez et à la barbe des occupants allemands.

Je ne me suis jamais séparé de cette machine, aujourd'hui bien inutile. Elle rappelle les privations de ces années sombres, l'ingéniosité de mes parents et leur courage pour réussir à nourrir leurs enfants malgré les risques encourus.

Par Christian Payen

22 Poupée de mon enfance

J'ai grandi dans un magasin Familistère à Caudry. Je garde de mon enfance un excellent souvenir. J'étais très souvent dans le magasin, et je m'émerveillais de voir ma maman faire ses comptes de tête, à une vitesse surprenante, à une époque où il n'y avait aucune calculatrice.

Il me reste de ce magasin une photo montrant une balance de l'époque et un bouchon frappé du nom du familistère que je garde religieusement.

Mais ce qui me tient le plus à cœur, c'est ma Martine, la seule et unique poupée de mon enfance.

Comme Martine a souffert ! Elle était brune dans sa jeunesse mais ses cheveux étant devenus affreux à force d'être coiffés, maman lui avait trouvé une perruque blonde et me l'avait rendue en me disant fièrement : « *Tu as une nouvelle jolie poupée, j'espère que tu es contente ?* ».

Oui maman, j'étais ravie. Je promenais ma poupée dans une petite poussette en bois, jusqu'au jour où, l'ayant oubliée dans le magasin, cette poussette m'avait été dérobée. Martine a un corps en son, comme cela se faisait à l'époque.

Elle a du être réparée. L'opération a consisté à lui renforcer les épaules avec des vis.

Oui, je n'ai eu qu'une seule poupée dans toute ma vie d'enfant. Quel contraste avec les enfants d'aujourd'hui, qui croulent souvent sous les jouets, sans pouvoir s'attacher à aucun d'entre eux.

Moi, je garde religieusement cette poupée, sans regret de n'en avoir eu qu'une seule. Au contraire, j'en suis heureuse : à elle seule, elle me rappelle toute mon enfance et tant de bons souvenirs !

Par Danièle Pellerin

23 Peson de ma grand-mère

Cet objet est une balance romaine, mais ma grand-mère l'appelait « le peson ».

J'ai vécu quelques années chez elle. Elle élevait des lapins et des poules et avait même deux vaches. De nombreux souvenirs sont attachés à cet objet.

Quand venait le temps de manger un lapin, ma grand-mère s'occupait de toute l'opération, sans état d'âme. Elle donnait un grand coup de battoir sur la nuque du lapin pour le tuer, tout en le tenant par ses pattes de derrière.

Ensuite, à l'aide d'un couteau pointu, elle lui arrachait l'œil pour vider la bête de son sang. Alors commençait l'opération de dépouillement. Ma grand-mère était très habile à cela. Quant à moi, j'attendais le moment de la pesée.

On accrochait alors le lapin à ce fameux peson et j'avais la lourde responsabilité de lire le poids.

La dépouille était alors remplie de paille et pendue pour le séchage. Ma joie était ensuite d'attendre le dimanche suivant, jour du passage du « marchand d'hoches» comme disait notre amie patoisante Line Dariel, qui rachetait les peaux. Il s'annonçait en criant :

« *Peau, peau de lapin, peau !* »

J'en tirais quelques piécettes que j'allais bien vite mettre dans ma tirelire.

J'avais aussi une mission plus agréable : celle d'aller ramasser les œufs dans les nids de poules. L'étable était aussi un lieu que j'aimais beaucoup.

Le jeudi, quand mon frère venait passer la journée, à l'heure de la traite nous allions voir grand-mère à l'étable. Elle nous remplissait un verre de lait sorti directement du pis de la vache !

Cher peson, que de souvenirs te sont attachés ! Le feu dans la cheminée, les pommes de terre sous la cendre, les foins, les épluchures que l'on ne jetait pas et qui servaient à nourrir poules et lapins… Le trèfle pour nourrir les lapins, les betteraves, les orties, ou l'herbe cueillie le long des chemins. La lampe pigeon qu'il me fallait prendre le soir pour me déplacer dans la maison lorsque j'allais me coucher et que je posais sur une chaise près de mon lit. Les vendanges, la moisson...

Ce cher peson est toujours pendu dans ma cuisine. J'y tiens beaucoup : il me rappelle mes fabuleux souvenirs d'enfance.

Par Yvonne Flahaut

24 Veilleuse de ma mère

Je suis né en 1934 dans le quatorzième arrondissement de Paris.

Maman ayant eu des ennuis de santé, je partis vivre quelques années chez mes grands-parents qui me gâtaient particulièrement.

Je suis revenu à Paris en 1942, au beau milieu de la guerre. Cette veilleuse avait été achetée avant guerre par ma mère à Paris, à une « foire à la ferraille » qui s'étendait de la République à la Bastille.

Maman adorait l'histoire et elle avait été séduite par la décoration de cette lampe, qui évoque l'Empire et représente le Maréchal Ney durant la retraite de Russie.

Pendant la guerre, lorsqu'il y avait une alerte ou une coupure de courant, maman allumait sa veilleuse. Elle mettait de l'huile dans le petit tiroir en faïence, et posait à sa surface une mèche sur un flotteur. La veilleuse n'éclairait pas beaucoup, certes, mais elle permettait au moins de chauffer l'eau de la petite théière posée au-dessus.

Ma mère tenait beaucoup à sa veilleuse, elle en était fière. Je l'ai gardée précieusement au cours des années. Je ne m'en séparerais pour rien au monde.

Lorsque je regarde cette veilleuse, des souvenirs me reviennent instantanément en mémoire. Je revois Paris, mon enfance, et je me mets à rêver…

Par René Glaume

Ce mécano a servi à quatre générations de personnes nées de 1915 à 1977. Le mécano avait été offert à mon père par sa mère, après la guerre de 1914-1918.

Ma grand-mère était commerçante alors mon père jouait au mécano dans l'arrière boutique. C'était son seul et unique jouet.

Le jeu était resté chez ma grand-mère, à St-Omer. Lorsque j'étais moi-même enfant, je jouais avec lorsque j'allais lui rendre visite. Vers 1953, je l'ai ramené chez mes parents. En suivant le fascicule, je construisais tel ou tel objet et, parfois, je laissais libre cours à mon imagination.

En débarrassant le grenier de mes parents, j'ai retrouvé le mécano et je l'ai ramené chez moi.

Notre fils Amaury, alors âgé de huit ans, était très bricoleur de nature. Il a tout de suite joué avec, seul ou avec sa sœur. Il était très méthodique, conservateur et ne démontait qu'avec regret, quand les pièces manquaient pour une nouvelle réalisation.

N'ayant pas beaucoup de jouets, il appréciait ce mécano. Il a joué avec jusqu'à ses 15 ans environ.

Pendant les vacances scolaires, notre petit-fils Guillaume a trouvé à son tour la boîte dans le grenier, et a demandé ce qu'elle contenait.

Pour répondre à sa curiosité, la boîte a été descendue, vers 2002. Après un inventaire sur la table, Guillaume s'est pris immédiatement au jeu et a passé son après-midi à s'exercer avec moi, puis à jouer seul.

Contrairement à la génération précédente, Guillaume fait un objet puis le démonte avec entrain, sans regret, pour faire autre chose.

La première chose que l'on enseignait aux utilisateurs du mécano, c'était qu'il fallait toujours vérifier le nombre de pièces avant de ranger la boîte et de classer les pièces par catégorie (roues, vis, etc) et par taille.

Grâce à cette rigueur au fil des générations, ce mécano existe toujours. Certaines pièces sont un peu rouillées, mais prêtes à ravir une autre génération peut-être, ajoutant de nouveaux souvenirs à ceux de ses anciens utilisateurs.

Par Guy Moncomble

Réussir au certificat, c'était la hantise des écoliers d'autrefois. C'était aussi celle de leurs maîtres, qui étaient jugés sur le nombre de reçus par rapport au total d'élèves présentés. Les candidats subissaient donc un entraînement intensif.

Le jour de l'examen, ils devaient faire moins de cinq fautes à la dictée, sinon c'était le zéro éliminatoire. Il leur fallait déjouer les pièges des problèmes de trains ou de robinets, répondre aux questions d'histoire, de géographie, de sciences. Ils devaient surmonter les épreuves de gymnastique dont la plus redoutée était le grimper de corde. Autre épreuve imposée, à l'oral cette fois : le chant ! Chacun devait chanter un morceau choisi par le jury.

Et c'était le cœur battant que les candidats attendaient la proclamation des résultats. Franchir tous ces obstacles méritait bien une récompense. En 1901, pour mes parents, ce furent ces médailles de bronze finement ciselées à leurs noms et prénoms, offertes par la ville de Cambrai. Sur la face, on y voit une couronne de feuilles de laurier autour des armoiries de la ville. Au revers, la mention « *Certificat d'Etudes Primaires* » entoure une deuxième couronne. Une troisième, en forme d'anneau, permet d'accrocher la médaille de ma mère. Mes parents avaient alors onze ans et fréquentaient des écoles différentes : la mixité n'était pas de mise à cette époque !

Le souvenir de mon propre examen de certificat d'études est hélas plus tragique.

Le 4 juillet 1932, alors que j'étais en train de passer les épreuves, mon père est décédé subitement. Je me souviens du maître me laissant terminer une question de sciences, avant de me conduire chez le Directeur.

J'appris alors la triste nouvelle, qu'on m'annonça avec ménagement sans doute, mais déjà impressionné de me trouver dans un bureau qui me semblait inaccessible aux élèves, je m'effondrai. Je pense que je fus dispensé de l'épreuve de chant et que le jury fut compréhensif, car je fus déclaré reçu. Je n'ai évidemment pas participé à la joyeuse tournée des lauréats, accueillis de maison en maison par les parents très heureux de fêter le succès de leurs fils. Ai-je assisté à la remise des diplômes ? Je ne le crois pas. C'était pourtant un grand cérémonial : le jour de la distribution des prix, dans la salle des concerts, chaque lauréat montait sur l'estrade à l'appel de son nom. Une personnalité lui remettait un dictionnaire et lui prodiguait des encouragements.

En plus d'un diplôme grand format, l'heureux candidat avait droit à un livret de Caisse d'Epargne alimenté par un premier versement effectué par la Municipalité de Cambrai. Le diplôme, mis sous verre et encadré, était accroché en bonne place chez les parents. Certes, on n'épinglait plus de médaille sur la poitrine du lauréat comme ce fut le cas pour mes parents, mais la solennité de la cérémonie la gonflait d'orgueil. Monter sur scène comme une vedette, quelle gloire !

Certains ont poursuivi des études grâce au Certificat et sont devenus comptables, architectes, instituteurs ou professeurs. Pour tous, être reçus au « certif » prouvait qu'ils avaient acquis de « bonnes bases », sans ménager leurs efforts. Oui, vraiment, ils méritaient bien une médaille !

Par Charles Lemaire

Mon père Albert Coupez est né en 1904. Il a fait son service militaire dans les années vingt, comme conducteur de char d'assaut.

A cette époque, le char venait presque d'être inventé. Le premier combat de chars de tous les temps avait d'ailleurs eu lieu quelques années auparavant, en novembre 1917, pendant la célèbre « *Bataille de Cambrai* ».

Les machines étaient alors des monstres lourds et peu maniables qui devenaient des pièges mortels pour leurs occupants.

Le char que pilotait mon père était beaucoup plus moderne et préfigurait le char d'aujourd'hui.

C'était le très fameux Renault FT-17, un précurseur !

A l'origine, cette maquette en métal était un encrier. Mon père avait dû l'acheter à l'époque de son service militaire pour se rappeler cette période qui comptait beaucoup dans la vie d'un homme.

Les rares fois où nous y montions avec mon père et mon fils Christophe, je voyais ce dernier observer avec curiosité cet étrange objet.

Alors, mon père s'en saisissait pour expliquer à son petit-fils, toujours avec fierté, comment il pilotait cet engin.

Je le vois encore imiter le bruit du moteur, actionner dans le vide des manettes imaginaires, là pour tourner à gauche, là pour tourner à droite.

J'entends encore, au-dessus des explications et des bruitages, les rires d'enfant de mon fils, aussi intéressé par les explications qu'amusé par le jeu d'acteur de mon père.

Cet objet me rappelle donc la jeunesse de mon père, ainsi que les yeux émerveillés de mon fils qui, petit enfant, écoutait avec attention ses récits.

Par Serge Coupez

Nous gardons d'ailleurs de cette époque plusieurs photographies qui le montrent avec ses camarades à côté de son char.

Cette maquette est restée des dizaines d'années exposée sur une petite table, dans une chambre à l'étage de la maison de mes parents.

28

Bouche bouteille

Cet étrange objet est un « bouche bouteille ». Il me vient de mes grands-parents et était utilisé par toute la famille. Chez nous, le bon vin était chose importante. Pour cette raison, tous les ans, un négociant en vin passait rendre visite à la famille (je me souviens de Mrs Prévot et Soubirou, représentants en vin de Bordeaux). C'était alors toujours le même cérémonial : on goûtait les différents vins pour choisir le cru, l'année et la quantité. Tout cela influait bien entendu sur le prix. Pour les cérémonies (les mariages par exemple), il fallait en augmenter la quantité et la qualité. Une fois le choix fait, le vin nous arrivait en tonneau. Il était transporté par la SNCF, puis par une entreprise de transport avec chevaux (Ets Duvergé, j'ai gardé ce nom en mémoire). Une fois arrivé à bon port, le précieux tonneau était descendu à la cave : le travail pouvait alors commencer. Tout d'abord, la préparation des bouteilles. On choisissait les bouteilles d'après la variété du vin : champenoises ou autres, que l'on récupérait de l'année précédente. Il fallait commencer par laver les bouteilles dans un baquet en se servant d'un goupillon après les avoir dépoussiérées et en avoir décollé les étiquettes. La personne suivante les rinçait plusieurs fois. On les retournait pour les égoutter sur un linge posé dans le baquet vide ou dans un panier en osier. Une fois sèches, le remplissage commençait : on enlevait la bonde du tonneau avec une vrille et on la remplaçait par un robinet en bois. La première personne remplissait la bouteille et la passait à la seconde qui devait la boucher. Pour cette opération délicate, la bouteille était posée sur le socle de l'appareil et le bouchon, préalablement trempé dans de l'eau chaude pour le ramollir, était introduit dans l'orifice. On amenait la bouteille à hauteur de ce bouchon grâce à une pédale. Il suffisait d'abaisser le levier pour enfoncer le bouchon et le tour était joué. Il restait à poser les étiquettes que le négociant avait fournies, en les trempant dans du lait. Quelques jours plus tard, les bouchons étaient secs. On pouvait alors coucher les bouteilles à même le sol argileux. La température des caves permettait au vin de bonifier. Il se gardait ainsi plusieurs années : un tonneau permettait de remplir de cinquante à cent bouteilles. Lorsqu'une bouteille devait être consommée, elle était remontée délicatement et presque religieusement de la cave si c'était un grand cru. Un bon Bordeaux devait être chambré, ni trop, ni trop peu. Pour éviter d'aller jusque la « lie », on pouvait décanter le vin et le servir dans un joli carafon. Ce vin était la fierté de la famille qui recevait, et un plat n'était jamais complètement réussi s'il n'était accompagné d'un bon vin. Cet appareil me rappelle donc tout ce cérémonial familial et les bons souvenirs qui y sont associés. Il illustre également la différence entre cette époque et aujourd'hui : on ne met plus de vin en bouteilles soi-même car il y a pléthore de marchands. De toute façon, aujourd'hui, qui aurait encore la force et la patience de le faire ? Cependant j'ai gardé ce bouche bouteille en souvenir et il me sert à boucher le vin de noix que fait ma femme chaque année. Une occasion de parler du bon vieux temps, des bons vins dégustés jadis et du plaisir que nous donnerons à tous ceux qui boiront notre vin de noix, spécialité de Charline.

Par Jacques Fievez

Il y a de cela une trentaine d'années, des combats de coqs étaient organisés dans des « gallodromes ». Ces combats avaient un public de passionnés, qu'on appelait « les coqueleux ». Eleveur ou simple amateur, le public lançait des paris sur l'issue des combats. Mon grand-père était l'un de ces « coqueleux », et certainement l'un des plus passionnés. Dans son exploitation agricole où j'ai passé mon enfance, il avait réservé un endroit entièrement consacré à l'élevage des coqs. Il y avait là au moins vingt cases individuelles, réparties en deux zones. La première était réservée aux coqs, la seconde aux poules. Ces cases étaient en bois et grillages. Elles étaient adossées à un mur de grange, très haut, qui cachait le soleil levant. C'était fait exprès, pour éviter que les coqs ne chantent trop tôt le matin et ne perturbent le voisinage. Ces derniers n'étaient cependant pas les grincheux d'aujourd'hui, mais plutôt des supporters bienveillants.

L'élevage des coqs demandait une véritable expertise. Au départ, il y avait la couvaison. Les œufs étaient sélectionnés par l'éleveur. Tout fonctionnait alors « à l'instinct ». Après la naissance, la poule et sa couvée picoraient librement dans un verger. Le soir, ils étaient rentrés dans leur cage. Pendant six mois, les animaux bénéficiaient d'une totale liberté. Puis on écrêtait les jeunes coqs retenus pour les combats. On commençait à muscler le champion, en lui faisant faire des exercices, par exemple, en lui attachant l'une des deux pattes, pour les muscler. Pour exacerber son tempérament de « bagarreur », on le mettait ensuite face à un miroir. Le coq s'attaquait à sa propre image, et perfectionnait ainsi sa technique de combat. Tout était méticuleusement calculé : la nourriture, à base de blé et d'avoine, et même la cage de transport, aérée mais conçue pour préserver une certaine obscurité. Chaque éleveur avait ses petits secrets. Puis venait le jour du combat. Les coqs étaient alors équipés des « armes » que l'on voit ici : des sortes d'ergots piquants solidement fixés sur les pattes.

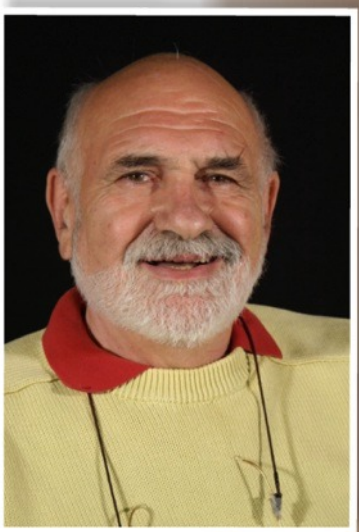
Il y avait un calendrier précis des combats, qui s'étalait de janvier à l'automne. Chaque association d'éleveurs organisait un « concours » à une date précise. Celui de mon grand-père et de ses frères avait lieu, je m'en souviens, le premier dimanche de Juin, à Roost-Warendin, dans la grande cour de la boulangerie. Des gradins de fortune y étaient installés pour les spectateurs, et le « parc de combat » pour les coqs. C'est là que je connus mes premiers combats de coqs. Croyez-moi, c'était une ambiance très marquante pour l'enfant de huit ans que j'étais. C'était en tout cas un évènement familial : toute la famille était mobilisée pour l'organisation. Mon père nous y emmenait, mon frère et moi et y tenait la buvette, l'occasion pour moi de me régaler de limonade blanche.

Mais les coqueleux ne vivaient pas de leur passion. Un vieux mineur retraité qui habitait en face de notre ferme disait de mon grand- père :

« *Alcid'avequ'se'coos, y'a gagné la ruin'* » (Alcide, avec ses coqs, il a gagné la ruine !).

Mon père n'a pas pris la relève. Il était plutôt un enragé du foot, comme moi. Autre passion, pour un tout autre spectacle. Ainsi va la vie.

Anonyme



30

Mitraillette à souris

Ce curieux objet est une « *mitraillette à souris* ». Mais pour comprendre son utilité, et son fonctionnement, il me faut revenir dans le passé, et vous parler de l'année 1952.

Il y a cinquante cinq ans, dans les campagnes de l'Aisne, il y a eu une véritable invasion de souris dans les champs de luzerne. Les récoltes étaient menacées. Les cultivateurs de la région déclarèrent donc une guerre sans pitié contre les rongeurs.

Filles de cultivateur, ma sœur et moi-même avons été mobilisées pour repousser l'ennemi ; nous étions alors âgées d'une douzaine d'années. Mais pour mener la guerre, il faut des armes.

Cette arme, c'était cette fameuse mitraillette à souris. Cet engin conique était rempli de blé empoisonné. Il fallait introduire le bout du cône dans chaque trou de souris, et déposer une dose de blé en actionnant un mécanisme. Il fallait ensuite « réarmer » la mitraillette, et passer au trou de souris suivant.

Le jeudi était le jour où il n'y avait pas classe. Un jeudi du mois de mars 1952, ma sœur et moi avons donc enfourché nos bicyclettes, la mitraillette à l'épaule, pour nous diriger vers le champ de bataille, un champ de culture de cinq hectares environ, dit « le fond du bac ».

Nous avons traversé le village à toute vitesse, la honte au front, de peur d'être victimes de moqueries sur notre passage.

Arrivées sur place, nous avons commencé par préparer nos mitraillettes, avant de remplir notre mission. C'était le mois de mars, il faisait frais, et il n'y avait rien que le chant de l'alouette pour nous distraire.

Il était normal d'aider nos parents dans les champs, mais je n'aimais pas ça du tout. Je me souviens d'ailleurs que c'est ce jour-là que je fis le vœu de ne jamais épouser un cultivateur, et j'ai tenu parole.

Aujourd'hui, c'est ma fille qui a épousé un cultivateur. Mais quelle différence entre le métier de cultivateur à l'époque de mon enfance et aujourd'hui.

Je garde donc précieusement ma mitraillette, non pour repartir en guerre contre les rongeurs, mais pour me souvenir de cette fameuse journée du mois de mars 1952, et de la pénibilité du métier qu'exerçait mon père à cette époque.

Par Michèle Payen

Ma grand-mère aimait les travaux manuels et, en particulier, le crochet.

Au moment de la Première Guerre Mondiale, elle réunissait quelques amies pour réaliser des tas de choses : des dentelles, des couvre-lits, des jabots, des rideaux.

Lors de leurs réunions, la convivialité était de mise. Elles dégustaient une bonne tasse de café, en le sucrant de sucre Candy. A cette époque, le sucre était vendu en gros morceaux reliés par une ficelle. Les convives utilisaient alors cette pince pour prendre le sucre, et couper les morceaux avant de les mettre dans la tasse.

Elles échangeaient des idées de création, et une fois rentrée, grand-mère essayait tout de suite de les mettre en pratique en réalisant des échantillons.

Par la suite le coton devenant rare, elle a trouvé de la laine dans une filature d'Albi où nous étions réfugiés. Elle a alors réalisé des tas de choses en laine naturelle très chaude.

Je garde de ma grand-mère le souvenir d'une personne assez sévère, qui ne plaisantait pas avec l'autorité.

Ses réalisations sont encadrées et accrochées en bonne place au mur de mon salon.

Quant à la pince à sucre, je la garde précieusement. Elle est complémentaire de ses œuvres.

Après tout, c'était peut-être le sucre Candy qui donnait à toutes ces dames le tonus nécessaire pour réussir de tels chefs d'œuvre !

Par Marie-Josée Godefroy

32 Quart de papa

Mon père était un ouvrier boulanger très estimé de son patron. Comme beaucoup de Français, il a été mobilisé en 1939. Son régiment a été fait prisonnier en mai 1940.

Je n'avais que trois ans et pourtant je m'en souviens encore avec émotion. Avec ma sœur, nous étions dans la grande allée du quartier « *nouveau monde* ». C'est là que nous avons aperçu Papa, au milieu de ses camarades d'infortune, encadrés par les soldats allemands.

Nous assistions, impuissantes, tristes et en larmes, à ce sinistre défilé. Nous étions en colère contre ces allemands qui nous prenaient notre papa.

Notre père a été emmené en Allemagne. Il a travaillé dans une ferme durant toute sa captivité. Fort heureusement, il a toujours dit qu'il n'avait jamais souffert, si ce n'est de l'éloignement. Cet objet est ce qu'on appelle « *un quart* ». C'est une sorte de récipient métallique que mon père a utilisé pour se désaltérer pendant toute la durée de sa captivité.

En 1945, il était prisonnier depuis cinq années. Agée alors de huit ans, j'attendais son retour avec impatience.

Une nuit, vers une heure du matin, je me suis réveillée : j'entendais des pas !

Je me suis rapidement levée et suis allée ouvrir la porte : j'étais persuadée que c'était Papa qui rentrait.

C'était bien lui !

Quel bonheur de le voir, quelle joie de pouvoir l'embrasser. Dans mon empressement, j'ai voulu lui faire plaisir en lui servant un grand verre de vin rouge ! Maman se mit à rire et me dit : « *Il n'y a que toi qui puisse avoir une idée pareille* » !

Ce moment a été magique ! C'était la plus grande joie du monde que de retrouver qui, un mari, qui, un père.

De retour à la vie civile, Papa a travaillé à la briqueterie. Ce quart est le seul objet qu'il a gardé de cette période. Après la guerre, mon père l'a utilisé dans son jardin : il y mettait ses graines pour faire ses semis.

Il est malheureusement décédé bien trop tôt, en 1978, à l'âge de soixante-cinq ans.

J'ai gardé ce quart en souvenir de ce papa qu'il me semble avoir retrouvé miraculeusement après cette guerre si terrible.

Merci papa pour tous les bons souvenirs, tu étais si gentil et tu me manques encore !

Par Monique Glaume

Mon père a été fusillé par les Allemands le 2 septembre 1944. J'avais alors cinq ans.

Maman était tellement amoureuse de lui, qu'elle l'a fait vivre avec nous par le souvenir tous les jours de sa vie. Le jour qui a précédé sa propre mort, ma mère le voyait dans ses rêves, elle allait à sa rencontre.

Trois paires de lunettes de mon père étaient conservées comme de précieuses reliques, dans un sac de perles.

L'une date de son mariage avec Maman en 1933, la seconde de 1939 et la troisième de 1943 : c'est cette dernière paire qu'il portait le jour de sa mort.

Papa souffrait d'une myopie tardive, et son nez ne chaussa des lunettes qu'après son baccalauréat.

Quelques photos révèlent l'évolution de sa vue ;

- **1912**, deux grands yeux bleus étonnés, regard retrouvé chez notre fils Alain.
- **1920**, un membre de Cambrai-Amitié, copain de collège de mon père, m'offre une photo de leur classe où ses grands yeux bleus dévorent toujours autant sa belle figure de gamin.
- **1930**, M. Delcroix, photographe d'art sur la place de Cambrai, ami de la famille, fixe sur une photographie les grands yeux derrière un binocle.
- **1933**, le mariage. Papa regarde Maman avec une paire de lunettes cerclées de métal aux branches rigides qui se collent contre la tête.
- **1939-1944**, la guerre est là, les difficultés sont pour tous mais plus encore pour lui qui est entré en résistance en juin 1940, à la mort dans les tranchées des Ardennes de son frère de 28 ans, professeur au Collège N-D de Grâce de Cambrai. Le style de lunettes change, les oreilles aident les lunettes à tenir, les branches sont à ressort et le métal se recouvre d'une matière à effet d'écailles. Ce seront ses dernières lunettes.

Je les ai utilisées sur la scène du Théâtre de l'Age d'Or, dans « *L'argent du beurre* ». C'est alors que j'ai rêvé que je dansais avec mon Père et que j'avais vingt ans.

Anonyme

34 Quinquet

En 1926, ma grand-mère tenait un bistrot, juste en face de la sucrerie d'Escaudoeuvres.

Les clients du bistrot étaient pour la plupart des ouvriers qui y travaillaient. Le matin, ils y prenaient leur « *bistoule* ». C'est ainsi qu'on appelait ce breuvage composé de café arrosé d'alcool. Ils y venaient aussi pour jouer aux cartes. Il y avait même un piano mécanique qui animait quelque fois le bistrot et invitait les clients à danser.

Ce quinquet a éclairé le bistrot de ma grand-mère pendant toutes ces années, à une époque où l'électricité n'équipait pas encore toutes les maisons. Le quinquet était ainsi bien utile pour éclairer les parties de cartes, lorsque le soir venait à tomber. Puis ce quinquet a appartenu à mes parents qui habitaient Neuville St-Rémy. Il m'a éclairé pendant la guerre 1939-1945 pour faire mes devoirs lorsqu'il y avait des coupures de courant. Après 1945, ce quinquet est devenu une décoration.

C'est aussi à cette époque que le bistrot de ma grand-mère disparut. Un jour, à mon tour, j'ai hérité du quinquet. Voyant mon intérêt pour cet objet, mon mari en restaura deux et les remit en état de marche. Le troisième quinquet a appartenu à une tante de mon mari. Il a un corps en verre et un pied en métal. J'ai aussi une lampe pigeon qui nous a éclairé maintes et maintes fois.

Maintenant, tous ces objets font partie du passé ! Et pourtant, il me semble que l'époque où ces lampes éclairaient nos soirées d'hiver n'est pas si lointaine.

Je les conserve précieusement, pour ne pas oublier ce mode de vie révolu, où la fée électricité ne s'était pas encore penchée sur nos foyers.

Par Charline Dubois

Cette poterie est une telle. Elle a été faite à la main par un potier. C'est un héritage de famille, qui a au moins cent vingt ans.

Elle était utilisée par ma mère qui s'en servait pour faire du fromage blanc à la ferme. Mais elle la tenait elle-même de mes arrière-grands-parents paternels.

La telle servait au travail du lait. Une fois la traite terminée, on filtrait le lait pendant qu'il était chaud, et on le séparait en deux parties : l'une pour la consommation et la vente, l'autre pour la préparation de la crème pour faire du beurre.

C'est à ce moment que l'on versait le lait dans cette telle, afin de laisser remonter la crème toute la nuit, jusqu'au lendemain.

Pour séparer la crème du lait, on plaçait le doigt sur le bec verseur de la telle pour retenir la crème pendant que s'écoulait le petit lait. La crème était alors versée dans un pot à maturation que l'on mettait à la cave, avant d'être battue et transformée en beurre.

On faisait du beurre une fois par semaine. La crème recueillie était versée dans une baratte, à l'aide d'un manche.

La baratte était une espèce de tonneau, placé horizontalement sur un axe et qu'une manivelle permettait de faire tourner très vite. Lorsque le beurre était formé, il fallait le laver plusieurs fois puis le couler dans un moule. Grâce à ce moule, on pouvait imprimer sur la pièce de beurre un motif en relief, comme une vache ou une fleur sur le dessus de la pièce de deux cent cinquante grammes ou cinq cent grammes.

Plus tard, le travail s'est rapidement modernisé. Il y a eu les turbines, pour séparer la crème du lait : d'abord manuelles, elles ont été ensuite rapidement motorisées.

Il en a été de même pour les barattes et le travail s'en est trouvé singulièrement simplifié. Par la suite, nous avons utilisé cette telle centenaire pour faire du fromage blanc. Quel régal de déguster ce fromage aussi bon nature que parfumé avec des herbes, ou sucré !

Depuis, nous ne faisons plus ni beurre, ni fromage blanc. Notre telle a pris une retraite bien méritée, mais elle gardera toujours une place d'honneur dans la famille comme un héritage de nos aïeux, et comme un témoin de notre histoire.

Anonyme

36 Missel de famille

Ce missel me vient de mon arrière-grand-mère. Elle habitait un béguinage, rue de l'aiguille à Cambrai.

Ce missel était probablement son missel de communion. Elle l'utilisait chaque dimanche lorsqu'elle allait à la messe. Le missel était alors un livre très symbolique. On y mettait les images que les communiants donnaient aux invités, avec dessus la date et le nom du communiant.

Il était indispensable pour suivre les messes qui se disaient à l'époque entièrement en latin. On gardait son missel et son chapelet toute sa vie durant, en signe de sa foi.

Par la suite, ce missel a appartenu à ma grand-mère Julienne puis à ma mère. Les nouvelles propriétaires étant moins pratiquantes, le missel n'a donc pas beaucoup souffert durant toutes ces années. Il n'a probablement été utilisé que pour les communions solennelles.

Quant à moi, j'étais croyante, pratiquante, et je fréquentais l'école libre. Un jour ma grand-mère me confia ce missel pour que je le garde précieusement. Elle pensait, m'a-t-elle dit, qu'il serait alors dans de bonnes mains.

Elle avait raison.

Je l'ai utilisé lors de ma propre communion solennelle. Je l'ai toujours, et je le garde précieusement comme promis avec d'autres missels provenant de ma belle-mère.

En plus de la dimension spirituelle de l'ouvrage, ce livre me permet de penser à ma famille, et à toutes mes aïeules qui l'ont utilisé pour prier avant moi.

Anonyme

Ce récepteur de télévision appartenait à la sœur de mon père, qui était aussi ma marraine.

C'était une femme remarquable. Pendant la Première Guerre Mondiale, elle était entrée en résistance contre l'occupant, dans le Cambrésis, avec une autre grande résistante, Louise de Bettignies.

C'est pour fêter ses cinquante ans que ce téléviseur avait été ramené de Paris, à la fin des années trente. J'avais alors huit ans.

Je me souviens de l'émotion que je ressentis lorsque je vis pour la première fois l'image d'un homme apparaître sur l'écran. J'avais crié : « *Regardez, regardez, il y a un monsieur dans la boîte !* ».

Lorsque j'étais enfant, il m'était évidemment interdit de toucher aux boutons de cette précieuse et coûteuse télévision : j'aurais pu tout dérégler, l'appareil était tellement délicat.

Recevoir chez soi le son et l'image, c'était une grande innovation, même s'il n'y avait pratiquement pas d'émission de télévision à cette époque. Et puis, l'oncle Albert est décédé, sans enfant. J'ai donc hérité de l'appareil.

Le temps a passé depuis ces premières images troubles en noir et blanc. Jadis miracle de la technologie moderne, en quelques années, ce monumental téléviseur est rapidement devenu obsolète.

En ce début de nouveau millénaire, il redevient digne d'intérêt, c'est même une véritable pièce de musée. Il illustre les premiers pas de la société moderne, et les progrès technologiques faits en seulement cinquante ans.

A cette époque, qui aurait pu prédire le monde numérique, la TNT, le multimédia, les DVD ?

Mais plus encore que pour le témoignage technologique, j'ai gardé précieusement ce téléviseur en souvenir des émotions qu'il m'avait données dans mon enfance et en souvenir de ma chère marraine qui fut si heureuse de ce cadeau.

En sa mémoire je mets toujours, au-dessus de ce téléviseur, une de ses plus belles photos.

Anonyme

38

Montre de mon père

Mon papa est né à Paris en 1902. Pour sa communion, il reçut une montre en cadeau. C'était un très beau cadeau : à cette époque, les plus beaux cadeaux pour un communiant était une montre, un chapelet, un missel ou une médaille.

C'est à Paris, dans ses jeunes années, qu'il a été chauffeur de Maître chez un docteur. Il avait donc eu son permis de conduire très jeune, ce qui était très rare à cette époque.

Après son mariage, il est venu habiter à Avesnes-Le-Sec avec sa famille : c'est là que j'ai passé une partie de mon enfance.

Papa a toujours porté sa montre. Il l'avait même avec lui lorsqu'il partit en captivité, pendant la Seconde Guerre Mondiale. J'avais alors neuf ans. Il fut prisonnier quatre années durant.

Au retour de sa captivité, mes parents se sont séparés. Papa a alors travaillé à Usinor à Denain. Même si on se voyait plus rarement, il m'emmena plusieurs fois à Douai, dans la voiture d'un voisin qui avait un véhicule mais qui ne savait pas conduire.

Après le décès de mon père, j'ai récupéré sa montre, et un billet de 100 Frs de 1936, périmé bien entendu, mais qui n'a de valeur que pour moi.

En souvenir de mon père, j'ai encadré la montre et le billet. Lorsque je regarde cette montre, je me vois encore dans la voiture avec papa, fier comme Artaban. J'étais alors le plus heureux des garçons !

Et après toutes ces années, je sais que ces souvenirs sont ma force !

Par Stan Rouillard

En 1930, lorsque j'étais tout jeune enfant, comme tous les autres enfants de Bourgogne la veille de Noël, je mettais mes sabots de bois remplis de paille devant la grande cheminée. La nuit durant, j'attendais le matin avec impatience pour voir ce que le Père Noël m'avait apporté. Mon rêve était d'avoir un train électrique. Mais en ce temps-là, le Père Noël n'était pas bien riche, et le train électrique de mes rêves se transformait invariablement en deux belles oranges, accompagnées d'un petit mot laconique, qui disait :

« *le train, ce sera pour une prochaine fois* ».

Cinquante années se sont écoulées, sans jamais voir l'ombre d'un petit train. Beaucoup plus tard, dans les années 1980 alors que je faisais les courses de Noël avec mon épouse, je me suis arrêté net devant une vitrine : on pouvait y voir un coffret de trains miniatures à l'échelle HO. Il contenait seulement une locomotive à vapeur, et deux wagons voyageurs. C'était une offre spéciale. J'ai certainement regardé ma femme avec un visage suffisamment expressif, car elle m'a tout de suite dit « *chiche ?*». J'ai répondu « *chiche* », et je l'ai acheté. Ma passion a commencé de cette façon, avec ces trois petits éléments que j'attendais depuis ma tendre enfance.

Six mois plus tard, une dizaine de trains trônaient sur la table de la salle à manger, et tournaient en rond. Un an plus tard, le circuit faisait deux mètres sur deux, il était accroché au plafond de mon garage, et pouvait monter et descendre à l'aide de cordages et de poulies, pour laisser place à la voiture.

Aujourd'hui, ce circuit fait **six mètres par quatre, sur trois niveaux**. Il a une superficie de **vingt cinq mètres carrés**, et pèse **cinq cent cinquante kilos** !

J'ai réalisé des « dioramas » composés de bâtiments, de personnages, de véhicules, d'arbres. Ils représentent une dizaine de régions, allant de l'Autriche, jusqu'à la Hollande, en passant par la Belgique, sans oublier le Nord de la France, le Cambrésis, le Valenciennois, l'Arrageois, jusqu'au tunnel sous la Manche. En tout, une centaine de trains complets circulent sur un circuit d'une vingtaine de mètres de ligne d'un seul tenant, de la Stepenson (le premier train historique) jusqu'au Thalis.

Et puis finalement, il y a quelques années, sous l'impulsion des médias, j'ai créé une association qui s'appelle «*L'ami ferrovipathe de Cambrai* ». Depuis, je fais visiter mon installation et je perçois pour chaque visite des droits d'entrée au seul bénéfice de l'association « *Noël des déshérités* » du journal « *La Voix du Nord* ». Ce petit train acheté sur un coup de cœur, cinquante années après mes rêves d'enfant, je l'ai toujours, c'est celui que vous voyez aujourd'hui. Il est symbolique : c'est la satisfaction, au-delà des âges, de l'enfant qui est toujours en moi. C'était aussi le début d'une passion qui anime ma retraite, et qui me permet aujourd'hui de vous raconter cette belle histoire.

Par Jacques Comtesse

Je reçois au 21 rue du pont de pierres à Cambrai (quartier St Roch face au Lycée agricole St Croix) sur rendez-vous pour les Groupes ou Ecoles, pour un prix d'entrée de trois euros.

Téléphone : 03.27.83.81.22

40 Moulin à café

Cet objet n'est pas très original : c'est un vieux moulin à café comme on en trouve partout chez les antiquaires. Mais il me rappelle tant de souvenirs heureux !

Lorsque j'étais jeune, avec mes cousins et cousines, nous allions très souvent chez notre grand-mère. Chez elle, quel plaisir nous avions au moment de moudre le café ! Ma grand-mère plaçait le moulin entre ses genoux et, chacun à notre tour, nous venions tourner la manivelle pour moudre les grains comme de vrais meuniers. Du tiroir s'échappait une odeur forte et agréable, une de ces fragrances qui s'inscrivent pour toujours dans l'histoire d'une personne, et qui à la moindre effluve, font revivre tous ces souvenirs d'enfance.

Puis le vieux moulin a été remisé pour laisser place aux commodités du modernisme : le moulin électrique était né. Pourtant, de temps en temps, pour faire plaisir aux enfants, on ressortait le vieux moulin pour retrouver le plaisir de tourner la manivelle et la bonne odeur de café fraîchement moulu. Les souvenirs reprenaient vie.

Le temps a passé, mes grands-parents et mes parents ne sont plus là, mais je n'ai jamais eu le courage de me débarrasser de ce moulin.

Il a encore sa place dans la cuisine, même si aujourd'hui, le moulin électrique a lui aussi disparu de nos placards. Lorsque je le regarde, c'est un peu de nostalgie qui m'envahit, en pensant à ces petits moments de vie quotidienne qui restent à jamais gravés dans nos mémoires d'enfant.

Par Liliane Canonne

Cet étrange récipient est une « bouleuse à bière ». Car saviez-vous qu'il n'y a pas si longtemps que cela, beaucoup de gens préparaient eux-mêmes leur propre bière ?

D'aussi loin que je remonte dans mon enfance, il me semble avoir toujours vu préparer la bière. Les enfants devaient aider : mon frère, ma sœur et moi-même commencions par préparer les bouteilles vides. D'abord en les vidant, puis en les faisant tremper dans un bac avec des cristaux. Ensuite, on les lavait avec un goupillon, on les rinçait, et on les faisait s'égoutter dans un grand panier d'osier.

Lorsque c'était fait, papa remontait de la cave les caisses vides et c'était ensuite à maman que revenait la lourde responsabilité de faire la bière. Pour cela, elle mettait d'abord l'eau à bouillir dans la « bouleuse ». Dans un sac fait en toile à matelas, elle mettait trois bols d'orge, un peu de houblon et une tasse à café de chicorée. Une fois le sac bien lié, il était suspendu dans la bouleuse, pendant la cuisson. En partant travailler dans les champs, maman nous disait : « *Attention, la bière est au feu* » Il fallait en surveiller la cuisson, tout en faisant un peu de ménage.

Au bout d'une heure et demie, on ôtait le couvercle, on enlevait le sac bien égoutté. Avant de laisser tiédir, on ajoutait un kilo de sucre. Pour terminer la préparation, il fallait ajouter un paquet et demi de levure de boulanger.

Mais mon meilleur souvenir, c'est la mise en bouteille : un vrai cérémonial ! On remplissait les bouteilles de bière avec un pot. Notre bonheur, c'était de voir se former une bulle au départ du goulot, on arrosait alors les voisins lorsqu'elle éclatait ! Je croyais que mon frère le faisait exprès, mais je n'arrivais jamais à faire comme lui !

La bouleuse nous permettait de produire soixante-dix litres de bière. Les bouteilles étaient toutes fermées dés le remplissage par un bouchon métallique. On laissait toujours fermenter une huitaine de jours à la cave.

A tour de rôle, on remontait un litre de la cave ! Quel régal ! Cette bière était très désaltérante ! J'ai continué à la faire jusqu'en 1972 et ensuite, j'ai arrêté.

Nous n'avons jamais réussi à nous faire au goût de la bière industrielle : nous n'en achetons plus aujourd'hui que pour nos invités. Je ne fais donc plus ma bière, mais je garde cette « bouleuse » qui me rappelle les joies de mon enfance et le goût inoubliable de cette boisson que nous avions jadis le courage de faire nous-mêmes.

Par Jacqueline

Mairesse

En avril 1940, mon père était cheminot à la SNCF. La gare étant une cible potentielle pour les bombardiers allemands, ma mère nous évacua, mes sœurs et moi-même, en compagnie de quelques voisins.

J'avais cinq ans. C'était l'exode de 1940. Nous sommes partis à pied à Bapaume, en suivant d'autres groupes.

Pendant notre route, nous avons été témoins de désastres, nous avons rencontré des chevaux éventrés et des débris de toutes sortes. La nuit, nous dormions dans des granges abandonnées.

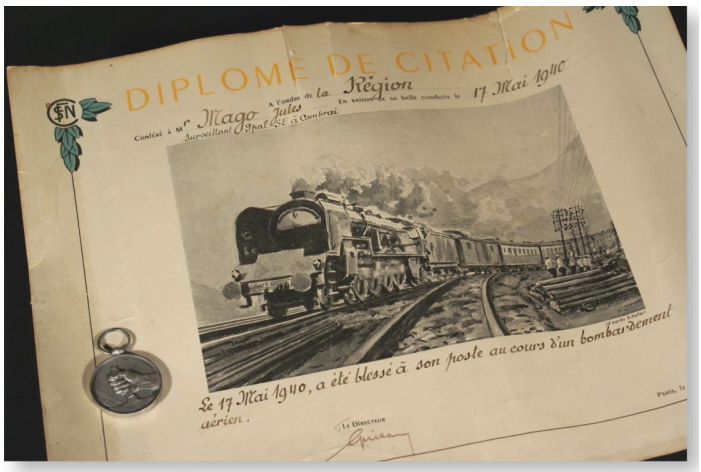
Les premiers jours, nous n'avions aucun moyen de contacter mon père. Ce n'est que quelques jours plus tard que ma mère apprit qu'il était à l'hôpital.

Alors qu'il était d'astreinte, il avait été pris sous un bombardement allemand, en gare de Cambrai. Il était gravement blessé aux jambes.

A notre retour, ma mère prit grand soin de son mari. Je me souviens qu'elle préparait des flans à la vanille, mais que nous n'avions droit qu'à une petite cuiller à café, juste pour goûter. Le reste était pour mon père.

Mais quelle joie de le retrouver à la maison, après sa convalescence.

Cette médaille et ce diplôme lui furent remis par la SNCF en récompense pour blessures pendant le service.


DIPLOME DE CITATION

Confié à M. Mago Jules Ajusteur-Soudeur à Cambrai

A l'ordre de la Région

En raison de sa belle conduite le 17 Mai 1940

Le 17 Mai 1940, a été blessé à son poste au cours d'un bombardement aérien.

Le Directeur

Ces deux objets ont pour moi une grande valeur : ils me rappellent avec émotion ce difficile épisode de la vie de mes parents, et de tous les Cambrésiens.

Par Marie Lucie Grésillon

Cet étrange objet est un appareil à fabriquer les longes. C'est un appareil très ancien, qui me vient de mon arrière-grand-père. Il était cultivateur, comme je le suis moi-même.

Quand j'étais petit garçon, je le voyais récupérer, au sommet de la batteuse, les ficelles qui provenaient des gerbes de blé. L'hiver, pendant les veillées, il regroupait ces tas de ficelles, coupaient les nœuds et les enroulaient autour d'un bâton. On pouvait ensuite en faire des longes, c'est-à-dire des cordes.

Pour cela, mon arrière-grand-père utilisait cet appareil. Pour nous encourager, je me souviens que ma grand-mère nous cuisait de délicieux râtons (*voir la « ratonnière hilarienne » dans ce livre*).

Le mécanisme est monté sur une potence en bois, dont la planche principale repose sur le sol. Une extrémité des ficelles était fixée à un point fixe, tandis que l'autre extrémité était fixée aux crochets de l'appareil. Monté sur la potence, mon grand-père tournait alors la manivelle, ce qui torsadait les ficelles. Son propre poids sur la potence assurait la tension nécessaire pour que les longes soient correctement torsadées. Au fur et à mesure des tours de manivelle, la potence glissait sur le sol, sous la traction des ficelles torsadées.

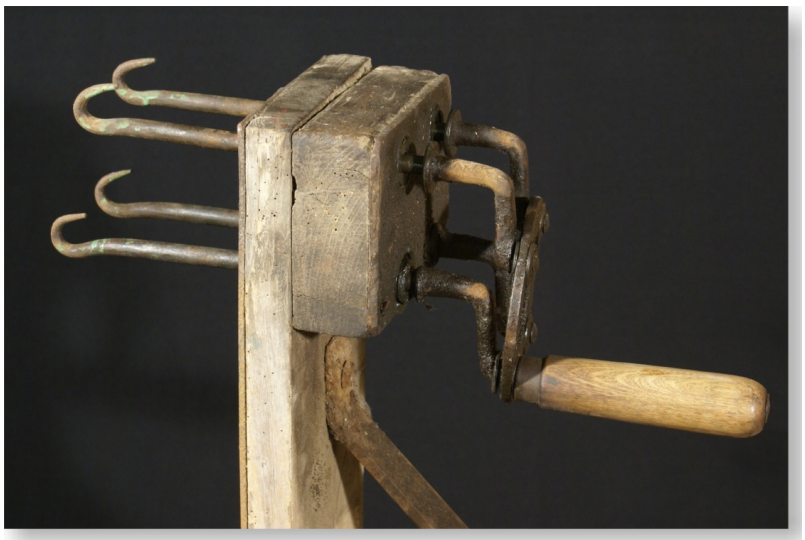
Plus tard, j'ai moi-même utilisé cet appareil pour faire des cordes, mais avec des ficelles neuves et longues. Je me servais de ces cordes pour attraper les bœufs, ou tout simplement pour accrocher les balançoires de mes petits-enfants.

Lorsque je regarde cet appareil, je suis d'abord stupéfait de me rendre compte qu'il a traversé plus d'un siècle d'histoire, sans être détruit ni perdu.

Mais pour moi, c'est surtout un témoin de ces temps révolus, mais pas si anciens, où chaque chose utilisée par nos aïeux était fabriquée à la sueur du front. Un temps où la télévision n'existait pas pour combler les longues veillées d'hiver. Un temps où chaque chose que les gens possédaient avait une valeur, celle de leur travail.

Un temps qui n'est plus le nôtre : à l'heure où pour quelques euros on peut acheter la corde en nylon « made in china », qui passerait des heures à torsader sa propre corde de ficelle ?

Par Claude Motte



Jouet "culbuto"

Ce jouet est un souvenir de mon papa. Il a été orphelin très tôt, à l'âge de 14 ans. Sa sœur n'était alors âgée que de onze ans et son frère de huit ans. Pour survivre, il a été obligé de travailler très jeune, tout d'abord à l'usine, puis comme saisonnier dans la culture des betteraves, et à la briqueterie.

Le courage ne lui manquait pas : en plus de ses postes de travail, il avait monté un petit commerce familial. Avec ma mère, nous faisions les marchés avec une poussette à bras pour vendre les produits du jardin. Avec mon frère, nous faisions aussi le tour du village pour vendre du poisson.

Pendant la Seconde Guerre Mondiale, papa travaillait à la serrurerie Mouftard à Cambrai. Cette usine était occupée par les Allemands.

Au moment de Noël, les ouvriers reçurent l'ordre de fabriquer des jouets destinés à être envoyés en Allemagne, comme cadeau de Noël pour les enfants allemands. Malgré les risques, papa fabriqua en cachette deux de ces jouets pour ses propres enfants. Il les mit discrètement dans sa musette pour pouvoir nous les offrir fièrement à Noël, apportant ainsi la joie dans la maison.

Ces jouets sembleraient bien ternes aux yeux des enfants d'aujourd'hui, couverts de jouets tous plus modernes les uns que les autres.

Pour nous, ces jouets étaient uniques et extraordinaires : une pure merveille pour nos yeux d'enfants.

Au-delà, ces jouets symbolisent l'amour que nous portait notre père, et les difficultés qu'il dût affronter au cours de sa vie.

Par Gilberte Telliez

Mon grand-père maternel, M. Lefebvre, était pharmacien libéral avant d'exercer son métier dans la marine. Il était surtout un grand musicien, une personne calme et douce qui ne vivait que pour et par la musique.

Amoureux des notes de musique, il écrivait lui-même méticuleusement ses partitions à la main, partitions pour orchestre philharmonique et musique militaire.

Pour ma part, lorsque j'étais enfant, j'étais beaucoup moins porté sur la musique. J'ai même fait quelques bêtises dont je me souviens toujours. Il m'est par exemple arrivé, lorsque j'étais très jeune, de vouloir imiter mon grand-père et de gribouiller quelques unes de ses belles partitions, pourtant écrites avec grand soin. Plutôt que de me gronder, mon grand-père se remettait à l'ouvrage pour réparer mes bêtises, sans rien dire.

Petit-fils d'un tel musicien, il me fallait bien entendu apprendre moi-même la musique. C'est pour cette raison que ma mère me fit prendre des cours de piano.

Un jour, elle me confia une enveloppe que je devais donner à mon professeur. Je devais avoir une bien piètre opinion de la qualité de mon travail dans ce domaine, car je m'étais imaginé que cette enveloppe contenait une lettre qui demandait à mon professeur beaucoup plus de sévérité lors des cours. Je ne pris donc pas le risque, et jetai l'enveloppe dans un égout, sans même en prendre connaissance. En fait, il s'agissait simplement… du règlement du prix des cours !

Oui, je le concède, au regard d'un tel grand-père musicien, j'ai fait de la musique sans grande conviction.

Il me reste cependant l'essentiel : l'admiration du petit garçon que j'étais pour ce grand-père talentueux.

Et au travers de cette histoire que je vous raconte aujourd'hui, j'espère lui avoir rendu cet honneur, que mes maigres talents musicaux ne m'auront jamais permis de lui rendre.

Par Michel Pellerin

Ce carnet est historique. Il appartenait à mon grand-oncle, qui était vice doyen à Orchies. Il y a consciencieusement consigné tous les évènements dont il a été témoin pendant la première guerre mondiale, dans sa petite ville d'Orchies.

On y retrouve des notes sur le jour de la déclaration de guerre, sur la mobilisation, sur l'arrivée des allemands, les confiscations, et surtout sur les destructions dont les allemands se sont rendus coupables.

C'est surtout sur ce dernier point que le carnet prend toute sa dimension historique. Il raconte en effet l'incendie d'Orchies en septembre 1914, par les Uhlans (*soldats terrifiants, équipés de casques à pointes, de lances, et montés sur des chevaux – on les appelait les uhlands de la mort*).

Quelques heures avant l'arrivée des troupes allemandes, M. le Maire d'Orchies avait réuni ses administrés pour leur faire part du danger qui les menaçait. Les habitants avaient alors le choix de rester, ou de tout quitter. Les plus valides choisirent de partir, tandis que les plus anciens, le doyen et d'autres décidèrent de rester. Lorsque les soldats allemands arrivèrent, ils commencèrent par un pillage systématique, avant de mettre le feu aux maisons.

Le doyen fait état dans ses carnets du bruit des coups de pique qui défonçaient les portes des maisons. Arrivés dans le quartier du prêtre, une négociation fut entamée avec le chef : un soldat allemand que les villageois avaient soigné intercéda en leur faveur pour demander que le quartier soit épargné, ce qui fut le cas. Des inscriptions furent apposées sur toutes les portes des maisons du quartier pour indiquer aux soldats de ne rien détruire.

Si ce quartier fut épargné, le clocher de l'église n'échappa cependant pas aux flammes : les quelques habitants restés sur place réussirent à sauver in extremis les ornements sacerdotaux et différents objets du culte au presbytère.

Au milieu de ces évènements tragiques surgissent dans ce carnet des anecdotes croustillantes. Par exemple, mon grand-oncle aimait le bon vin : il avait une très bonne cave avec de bonnes bouteilles qu'il faisait venir du pays des vignobles. Pour éviter que sa cave ne soit pillée par les soldats allemands de nuit, il avait remplacé les bouteilles vides dont il s'était servi pour faire une « bordure » dans son jardin, par les bouteilles pleines remontées de sa cave. C'est ainsi qu'il sauva sa cave à vin !

Ce carnet m'est très précieux. Il me permet de me souvenir de ce grand homme, intelligent, courageux et généreux.

Il nous permet également de nous rappeler les horreurs de la guerre, et de nous souvenir des évènements tragiques que nos grands-parents ont vécus, il n'y a pas si longtemps que cela.

Par Edmond Canny

Cet objet est une corbeille à pain. Elle a appartenu à mon grand-père, qui habitait dans le quartier Saint Roch (actuellement rue de Versailles).

Mon grand-père était contremaître chez Gilet-Tahon. C'était un homme formidable qui vécut, hélas, plusieurs drames dans sa vie. Il perdit son épouse peu de temps après le décès de son beau-fils, mon propre père. J'avais alors douze ans. Il n'hésita pas à nous recueillir, ma mère et ses quatre enfants.

Comme ma mère était obligée de travailler, c'est lui qui nous a élevés. Il nous parlait beaucoup et nous a appris beaucoup de choses, comme seuls les grands-pères savent le faire : cueillir du cresson dans les fossés, aller à la pêche à l'épinoche…

Un jour, il fut atteint d'une paralysie partielle qui l'immobilisa dans son lit. Pour s'occuper, il creusa un morceau de chêne avec deux outils rudimentaires : une vieille lime affûtée en « ciseau » à bois. On peut voir le travail un peu irrégulier par endroit, mais merveilleux sur le pourtour. Je peux reconnaître son écriture, belle et régulière, dans ces mots qu'il a gravés : « *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien* ».

Cette corbeille était rangée dans un coin de sa maison. Voyant l'intérêt que je lui portais, mon grand-père accepta de me la donner, à ma demande.

Je l'ai gardée précieusement depuis ce jour. Pour lui redonner la place qu'elle mérite au sein de notre foyer, nous nous en servons toujours comme corbeille à pain. De cette manière, mon grand-père est toujours présent dans ma vie, comme il l'avait été lorsque j'étais enfant.

Par Jean-Louis Lardez

Cette médaille me vient de mon grand-père Jean-Baptiste Landa, décédé en 1951.

Mobilisé pendant la première guerre mondiale, il fut fait prisonnier dans les tranchées de la Somme en 1915, et resta en captivité jusqu'en 1918 à Munster en Wesphalie.

A sa libération, il travailla à la Brasserie du vingtième siècle, rue St Ladre à Cambrai, puis à la ferme Duriez rue Gauthier.

Comme beaucoup de personnes à cette époque, en plus de son travail, il cultivait avec sa femme Jeanne un jardin de trente-six ares, pour compléter les repas quotidiens par des légumes frais.

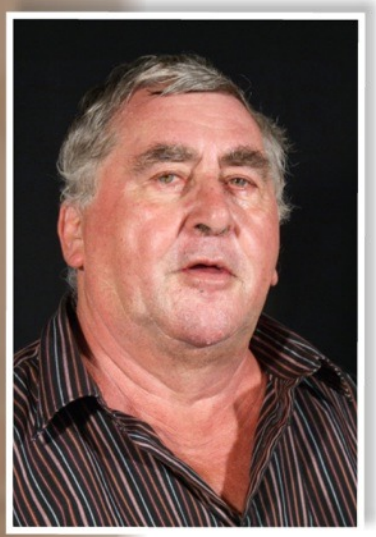
Mon grand-père avait un caractère très jovial, il était en plus un excellent chanteur et un animateur hors pair. Il était également un excellent tireur à l'arbalète. Dès 1930, il participa aux jeux publics de Cambrai avec ses camarades et son frère Arthur. Toute l'équipe s'entraînait alors au « *Pigeon Blanc* » rue St Ladre.

En 1982, il reçut cette médaille de la ville de Cambrai lors du banquet annuel des tireurs à l'arbalète. Il continua à tirer ainsi jusqu'en 1951, année au cours de laquelle il décéda brutalement.

Mes frères Jean, Claude, Yves et moi-même gardons un souvenir impérissable de lui. Cette médaille et cette photo l'incarnent et nous font penser à lui.

Nous l'évoquons encore aujourd'hui et nous lui disons: « *Merci Papy Jean-Baptiste pour tous ces bons moments !* »

Par Jacques Landa



Je suis une institutrice de maternelle à la retraite. Tout au long de ma carrière, j'ai vraiment été heureuse de m'occuper des « petits » et je crois savoir pourquoi. Lorsque je leur donnais une friandise pour célébrer l'anniversaire de l'un d'entre eux, je crois que je partageais un peu leur goût du sucré.

C'est de famille ! Mon grand-père paternel Léon Ahitouv fabriquait avec son oncle Jacques Behar une friandise, un « berlingot » qui existe toujours aujourd'hui.

Pour les fabriquer, les deux compères allaient chercher de la mélasse de betterave à sucre à la sucrerie, ils y ajoutaient du miel et du sucre chaud. En étirant la pâte un certain nombre de fois, un peu comme on le fait pour la Bêtise de Cambrai, et après avoir donné quelques coups de ciseaux, on obtenait un délicieux « berlingot ». Au Cateau, ce succulent bonbon portait le nom de « Cacoule ».

En 1936, avant de décéder, l'oncle légua la recette à mon grand-père, qui continua la fabrication artisanale des « cacoules ». Il allait lui-même les vendre sur les marchés et les foires. Sur son enseigne, on pouvait lire « *Les bonbons du tiot Léon* ».

Cette lampe à carbure lui était très utile : elle servait à éclairer son étal sur les marchés, en hiver, où le soir tombe si vite.

A la mort de mon grand-père en 1967, sa fille a continué durant deux ans la fabrication de cette confiserie. En 1973, des pâtissiers ont racheté le brevet pour pouvoir continuer la fabrication de la « cacoule ».

Mes parents étaient eux aussi commerçants et avant d'ouvrir un magasin d'ustensiles en plastique à Cambrai, ils ont eux aussi vendu des bonbons sur le marché.

Aujourd'hui, il m'arrive d'aller à la foire du Cateau où il existe une Confrérie de la « Cacoule ». On y voit des démonstrations de fabrication devant le public. J'y retrouve mon passé, éclairé à la lampe à carbure.

Et si je ferme les yeux, j'entends encore au loin les bruits du marché, et je revois la gourmandise dans les yeux des enfants.

Par Marie-Claude Morel

50 Vélo de tante Cornélie

Depuis l'âge de sept mois et demi, et jusqu'à mes trois ans et demi, j'ai été élevée par mes quatre tantes Marthe, Marie, Nelly et Cornélie. Marthe, l'aînée, était la couturière de la famille et surtout la garde-malade de l'oncle, victime d'une commotion à la guerre. Marie, employée des Postes, vivait dans la maison une vie relativement indépendante. Nelly, quant à elle, était cultivatrice. Enfin Cornélie, née le 17 juin 1892 à Clary, était institutrice. Tout ce petit monde vivait dans la ferme des parents.

Cette bicyclette appartenait à Cornélie. Elle l'utilisait pour se rendre à l'école, d'abord à Bertry pendant la guerre 1914 / 1918, puis à Auby après la guerre. Avant d'enfourcher sa bicyclette, elle mettait son chapeau à voilette. En hiver, il faisait parfois si froid que la voilette gelait pendant le trajet. Pour se protéger et se réchauffer, elle était alors obligée de mettre du journal sur sa poitrine. Sur son porte-bagages, elle mettait sa serviette de cuir, réalisée spécialement par le bourrelier de Clary, M. Taisne, pour pouvoir contenir les quatre piles de cahiers. Tante Cornélie logea un temps à Auby, avec une de ses collègues. Ce logement était un baraquement dont les vitres cassées étaient remplacées par des toiles huilées. Il n'y avait pas de toilettes, et les lits étaient tellement mauvais qu'il fallait correctement se placer pour éviter d'être gênée par un des trous du matelas. A Montigny en Cambrésis, Cornélie fut directrice de l'école des filles, et ce pendant quinze années. Dans sa classe, elle avait alors soixante élèves, du CP au certificat d'études et à l'entrée au collège. A notre époque où « tenir » une classe d'une vingtaine d'élèves devient un art difficile, cela nous donne une idée de l'évolution de la discipline des élèves en un siècle! Enfin, elle termina sa carrière à Clary à la direction de l'école des filles. Je reçus de ces demoiselles une éducation stricte. Je devais toujours être très polie et respectueuse. A l'âge de trois ans, je suis repartie vivre chez mes parents, mais je revenais souvent avec ma sœur, pour passer nos jeudis, et toutes nos vacances ensemble. Pour moi, c'était là ma maison. On y avait la possibilité de jouer à la dînette, de se salir. Il y avait ces moments que j'aimais comme le cérémonial du coucher. Les quatre sœurs, debout face à notre lit qu'elles avaient « bassiné » pour le réchauffer, récitaient avec ma sœur et moi-même toutes les prières que nous connaissions.

Mes tantes profitaient de chaque occasion pour nous apprendre quelque chose. Ainsi, quand on tuait une poule ou un lapin, elles en profitaient pour nous donner une leçon d'anatomie ! Nous faisions aussi quelques sorties dans la région : Vimy, Lorette, le bord de mer, etc… Un jour, tante Marthe dit de moi : « *Nous en ferons une institutrice* ». Ce jour là, a-t-elle fait germer en moi la passion de l'enseignement ? Toujours est-il que j'ai suivi la route de ma chère tante Cornélie. Je suis devenue institutrice, et j'ai enseigné à Clary pendant 24 ans. Et pendant 21 ans, sur les traces de ma tante, j'ai été la directrice de l'école maternelle de Clary. Ce vélo, je le garde précieusement et même religieusement, avec d'autres objets qui me viennent de mes tantes. Ils me rappellent que cette incroyable et belle histoire des quatre sœurs a bien existée, pour mon plus grand bonheur !

Par Marcelle Caille

Un objet... *... une histoire*

Gardez-vous toujours votre « marabout » sur le feu ?
Savez-vous faire votre propre bière dans une « bouleuse », ou votre fromage avec une « telle » ?

Ou tout simplement, sauriez-vous « échardonner » un champ de culture, pendant qu'un avion bombardier B17 s'écrase devant vous ?

A l'invitation de l'association Cambrai-Amitié, cinquante Seniors Cambrésiens se sont mobilisés pour partager avec vous leurs souvenirs du passé au travers d'un objet riche en souvenirs personnels, familiaux ou historiques.

Ce sont des histoires toujours émouvantes, quelquefois drôles, parfois tristes, et souvent insolites. Aucune ne vous laissera indifférent.

Après une année de travail acharné, vous pouvez aujourd'hui découvrir ces histoires uniques dans les pages de ce livre.

Vous y trouverez également le récit du déroulement de cette opération qui s'avèrera être, au fil du temps, une formidable aventure humaine.

Cambrai Amitié
Clubs de quartiers et activités
http://www.cambrai-amitie.org

Prix de vente : 7,50 euros

Les bénéfices de la vente de ce livre sont intégralement reversés à l'association Cambrai-Amitié pour aider les clubs destinés aux Seniors

Retrouvez l'aventure "Un projet, Une histoire" sur Internet à l'adresse http://www.cambrai-amitie.org/unobjet-unehistoire

© copyrights
tous droits réservés à l'association Cambrai-Amitié